Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pages 81-82 se répètent.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/ Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		12X		14X		16X		18X		20X		22X		24X		26X		28X		30X		32X
													✓									

Mgr J.-M. EMARD

LES TENDRESSES

DU

SACRÉ-COEUR DE JÉSUS

L'ENFANT

L'AMI

LE MAÎTRE

LE BIENFAITEUR

LE CONSOLATEUR

Carême

Prêché à la cathédrale de Valleyfield

1911

DU MÊME AUTEUR

La Dignité épiscopale,
Le Pape,
Le Concile provincial,
Voeux de Bonne année (3),
L'Eglise,
L'Education,
Le Prêtre éducateur,
Nos Collèges classiques,
L'Ecole neutre,
Le Devoir électoral,
La Communion des Saints,
L'Union de Prières,
Le Travail chrétien,
La Justice,
Le Monastère des Clarisses,
La Mort de Léon XIII,
L'avènement de Pie X,
L'Immaculée-Conception,
La Tempérance,
L'Autorité paternelle,
Le Serment,
Le Sacré-Coeur de Jésus,
A Londres, à Lourdes et à Rome (1908),
Messages,
L'Episcopat,
La Femme chrétienne,
Le Congrès Eucharistique de Montréal,
A Propos du Congrès,
L'Influence eucharistique sur l'Apostolat des premiers Missionnaires.
La Communion fréquente.
La Succession apostolique.

⚜ ⚜ ⚜

Mgr J.-M. EMARD

LES TENDRESSES
DU
SACRÉ-COEUR DE JÉSUS

L'ENFANT

L'AMI

LE MAÎTRE

LE BIENFAITEUR

LE CONSOLATEUR

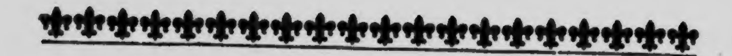




Carême

Prêché dans la cathédrale de Valleyfield

1911



L'ENFANT

"*Puer autem crescebat et confortabatur, plenus sapientia: et gratia Dei erat in illo.*"

"Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse: et la grâce de Dieu était en lui."

(Luc, II, 40).

Mes biens chers frères,

Nous avons, ces années dernières, l'Evangile en mains, étudié ensemble Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous avons vu en lui le Dieu, l'homme, le Verbe incarné. Nous l'avons suivi dans les diverses phases de sa vie terrestre. Nous avons admiré ses oeuvres de bienfaisance et de salut, nous l'avons acclamé dans sa royau-

té, sa puissance et ses triomphes. Nous avons adoré, dans ses douleurs et son immolation suprême, le Sauveur, le Prêtre et la Victime du sacrifice divin offert au Père éternel pour la Rédemption du monde.

Cette fois, si vous le voulez bien, nous allons pénétrer dans le coeur de Jésus pour essayer d'en sonder les affections à l'égard de tous ceux qui, à des titres différents, ont eu le bonheur d'approcher de sa personne, de jouir de sa présence sensible et même de vivre de sa vie.

Comment s'est manifesté l'amour de Jésus dans ses relations extérieures, soit au foyer familial, soit avec les premiers collaborateurs de son oeuvre rédemptrice, soit avec les petits, les pauvres, les pécheurs, les malheureux de tout nom? Sur tous, en effet, il s'est penché dans sa miséricorde pour leur accorder la faveur d'une bienveillance, dont le nom peut changer et le caractère varier avec les circonstances et les personnes qui lui servent de cadre ou d'objet, mais qui toujours nous montre le même coeur, également rempli d'amour et de bonté.

Nous allons successivement considérer en Jésus, l'enfant, l'ami, le maître, le bienfaiteur et le consolateur. Ce

qui nous permettra d'établir que, sous ces aspects divers, le coeur du Christ étend jusqu'à nous l'action miséricordieuse de sa tendresse.

Aujourd'hui c'est l'enfant qui va nous dévoiler ses sentiments à l'égard de Marie, sa mère, et de Joseph, son père nourricier.

Le premier sentiment qui s'éveille dans le petit enfant, et qui se fait jour bien avant même l'éclosion d'aucune de ses facultés, c'est assurément l'amour à l'égard de sa mère.

Instinctif tout d'abord, il attache d'une façon irrésistible l'enfant à celle qui lui a donné le jour, et dont l'image se fixe dans son regard inconscient, si bien qu'entre toutes les autres femmes, cet être si frêle et qui ne pense pas encore reconnait toujours sa mère et ne voudrait jamais s'en séparer.

Ceci c'est la nature. Dieu l'a voulu ainsi, nous n'y voyons rien d'étrange. Mais il faut aller plus avant. Alors que l'enfant a commencé de comprendre. puis à mesure que l'intelligence se développe avec le sentiment, loin que s'affaiblisse le lien maternel, il tend au contrai-

re à se resserrer de toute la force de l'admiration intense inspirée, et de jour en jour plus vivement, par des perfections souvent imaginaires, mais pour l'enfant absolument indiscutables et qui, à ses yeux, font de sa mère, le dirai-je, la plus belle et la meilleure des femmes qu'il s'adonne à rencontrer.

Demandez à l'enfant de six ans qui il aime le plus sur la terre, qui a la voix la plus douce, le regard le plus tendre, les manières, la physionomie les plus agréables : c'est sa mère.

Ajoutez à cela l'influence intime, mystérieuse, très réelle, produite par la grâce, d'une part dans l'âme d'une mère pieuse qu'elle élève et qu'elle soutient, qui se manifeste dans son visage, dans ses paroles, et dans toutes ses démarches ; de l'autre dans le coeur de l'enfant, devenu par le baptême celui de Dieu en même temps que celui de sa mère, et vous comprendrez mieux avec moi que l'enfant chrétien ne peut pas séparer de son coeur le coeur de sa mère.

Il crée en lui-même, sans s'en rendre compte, ce qui peut manquer pour compléter en sa mère ce qu'il veut y

voir : la beauté et la bonté. Pour l'enfant baptisé qui a une mère chrétienne, celle-ci est nécessairement une sainte, et il n'en est point de comparable. Et ne croyez pas que ceci s'arrête à l'enfance. Ou plutôt, ne serait-il pas plus exact de dire que l'enfant reste toujours tel à l'égard de sa mère, quelque soit l'âge auquel ils parviennent l'un et l'autre. La mère dira toujours " mon f[illegible] " avec la même tendresse, le fils dira toujours "ma mère" avec le même sentiment d'irréductible admiration. Et le vieillard dira encore de sa mère : je ne sais vraiment pas si elle avait des défauts, je ne lui en ai jamais connu.

Allons plus loin. La mère disparue, pour le fils survivant c'est encore son souvenir qui, au milieu de tous les événements qui peuvent traverser une vie humaine, viendra faire luire dans son âme enténébrée ou endolorie, un rayon de clarté et de douce joie. Combien n'en a-t-on pas vu de ces hommes, parvenus aux limites de la vie, jetés depuis longtemps en dehors de toute croyance ou de toute pratique chrétienne, retrouver le chemin du bonheur surnaturel dans le retour à la foi et aux sentiments de leur enfance, simplement par l'image, gardée

toujours intacte, de la beauté chrétienne et de la bonté pieuse de leur mère. Ma mère, ma mère, vous me parlez de ma mère ! Oh, c'est vrai, combien je l'aimais ! Elle était si belle, et elle était si sainte ! Ceci est profondément vrai et qui donc oserait le démentir.

Toutefois n'exagérons rien. L'enfant ordinaire, même religieusement élevé, est en quelque sorte par son amour instinctif et immortel, le créateur pour une bonne part des perfections maternelles. Lui seul les voit ainsi. Il ferme les yeux sur tout le reste et n'aperçoit jamais ce qui, a[illegible]egards des autres, pourrait être de véritables et graves défauts.

La nature et la grâce s'unissent donc pour faire de cet amour filial le premier qui naisse dans l'âme, celui qui résiste à tout et toujours, mais sans pouvoir rien ajouter aux qualités réelles de la mère, que l'enfant chérit comme il la voit.

Pour Jésus et Marie, il en va tout autrement. Ici le Fils a réellement donné à sa mère, et il lui continue durant toute sa vie temporelle, la beauté et la bonté qu'il trouve en elle à sa naissance et qui seront comme l'ali-

ment de sa tendresse filiale. Etant Dieu, il a fait à son gré la mère dont il devait naître. Il en avait par ses prophètes annoncé les splendeurs : vous êtes toute belle et il n'y a aucune tache en vous. Par d'éloquents symboles il avait prédit sa sainteté, qui ferait d'elle comme le lis au milieu des épines. Envoyé par lui, l'archange la salue pleine de grâces et bénie entre toutes les femmes. La Conception Immaculée avait exempté Marie de toute souillure. Le mystère de sa maternité divine devait ajouter encore à l'éclat de sa virginité. La coopération qu'elle devait donner à l'oeuvre de son Fils exigeait d'elle, sous l'action d'une grâce sans bornes, un accroissement indéfini de beauté surnaturelle et de sainteté. En un mot elle devait être la plus aimable et la plus parfaite des mères.

L'enfant Jésus lui-même, différent de tous les autres, particulièrement en ce que, dès les premiers moments de sa vie, il possédait le libre usage de toutes ses facultés dont rien ne pouvait diminuer l'étendue ou l'exercice, avait la pleine connaissance des grâces et des perfections de sa mère, et trouvait en lui-même dans son

coeur filial tout l'amour voulu pour répondre à tant de beauté et à tant de bonté. Le plus parfait des fils en présence de la plus parfaite des mères, et la tendresse qui en est le fruit: voilà tout le mystère.

Voyons comment il nous est présenté dans le saint Evangile.

Faut-il aller d'abord à Bethléem dans la sombre et froide étable, où Jésus vient de naître et se laisse envelopper de langes et coucher dans une crèche? Dans ce misérable réduit où se cache pour un temps le Sauveur du monde, les petits et les grands, les pauvres et les riches viendront tour à tour apporter leur hommages. Il est remarquable que l'auteur sacré, inspiré par l'Esprit-Saint, nous montre avec insistance la Sainte Vierge, dans les bras et sur le coeur de qui Jésus veut être présenté. Les bergers trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans une crèche. Les Mages trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant, ils l'adorèrent. C'est très court. N'est-ce pas aussi très expressif? C'est l'Enfant-Dieu qui a la fierté filiale, et qui semble dire: la femme que vous voyez, qui me porte dans ses bras et me

présente à vos adorations, oui, elle si pauvre, si abandonnée, et cependant si rayonnante de beauté divine, ô bergers, ô rois puissants qui représentez le monde, c'est ma Mère. Remettez-lui les hommages et les présents que vous êtes venus m'offrir. Et c'est Marie sans doute qui accepte l'or, l'encens, et la myhrre, comme elle gardait et repassait dans son coeur les choses merveilleuses racontées par les bergers à la louange de son Fils. Dès sa naissance le Fils comble sa mère d'honneur et de gloire.

Dans le temple où la sainte famille s'est rendue pour accomplir les prescriptions légales, c'est Jésus sans doute qui est l'objet de l'attention de tous. C'est lui qui est présenté et racheté. Mais c'est à Marie sa mère que s'adresse le vieillard Siméon: cet enfant, est né pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, il sera un signe de contradiction, pour vous un glaive transpercera votre âme. Ainsi seront dévoilées les pensées secrètes de bien des coeurs. N'est-ce pas encore l'amour de l'enfant qui agit ici sur l'âme maternelle, pour l'admettre dès maintenant à l'effrayante participation des dou-

leurs qui l'attendent lui-même, et au prix desquelles il rachètera le monde ; l'union se consomme dans l'amour divin entre deux coeurs, celui du Fils et celui de la Mère, qui devront plus tard accomplir la même oeuvre, par une même oblation.

L'Enfant a grandi dans l'obscurité d'un ménage ouvrier. Tout ce que l'Evangile nous en dit, c'est qu'il croissait et se fortifiait, qu'il était plein de sagesse et que la grâce de Dieu était en lui. Il était donc toute la joie de ses parents, et l'on devine facilement leur bonheur sous le toit de Nazareth.

Cependant ses parents allaient tous les ans à Jérusalem pour les solennités de la Pâque. Toute la famille s'y rendit, selon la coutume de cette fête, lorsque Jésus eut atteint sa douzième année. Les jours saints étant passés, ils prirent le chemin du retour. Or l'Enfant-Jésus était reste à Jérusalem sans que ses parents s'en fussent aperçus. Supposant qu'il était dans l'une ou l'autre compagnie, ils firent une journée de voyage ; alors ils le cherchèrent anxieusement parmi ceux de leur parenté et de leur connaissance ; ne l'ayant point

trouvé, ils retournèrent à Jérusalem le cherchant toujours. Après trois jours, ils le découvrirent dans le temple. Il était assis au milieu des docteurs les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendaient, étaient stupéfaits de sa sagesse et de ses réponses. En le voyant ainsi, ses parents furent eux-mêmes très surpris. Mon Fils, lui dit sa mère, pourquoi donc avez-vous agi de la sorte à notre égard ? Voilà que votre père et moi, nous vous cherchions dans la plus douloureuse angoisse. Pourquoi me cherchiez-vous, répondit-il, ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père. Réponse sublime qui porte avec elle la première parole évangélique de Jésus. Elle révèle à la fois son origine et sa mission, et c'est à sa mère qu'il l'adresse. C'est l'enfant-Dieu qui livre extérieurement à l'humilité de sa mère la connaissance de sa noblesse, de ses grandeurs et de sa gloire. Il veut que sa mère soit maintenant en quelque sorte orgueilleuse de son enfant qui, malgré la bassesse apparente de sa famille, siège au milieu des docteurs dans le temple, comme il devra bientôt dominer toutes choses de ce monde, et s'occuper

des affaires de son Père. Et dans sa joie intime et profonde Marie n'avait qu'à se redire, c'est mon Fils.

Eh bien ce Fils, ce futur Sauveur, va rentrer à l'atelier et, pendant que sa mère médite ces paroles, Jésus est simplement soumis à la loi commune de l'obéissance filiale. A trente ans, il commence sa vie publique. Il assiste avec Marie aux noces de Cana. Le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit: ils n'ont plus de vin. O femme! lui répondit-il, que voulez-vous de moi, mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servaient: faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avait là six urnes de pierre, disposées pour les purifications en usage parmi les Juifs, et contenant chacune deux ou trois mesures. Emplissez d'eau ces urnes, dit Jésus. Ils les remplirent jusqu'au bord. Puisez maintenant reprit-il, et portez à l'ordonnateur du festin. Ils le firent. A peine eut-il goûté l'eau changée en vin que, ne sachant d'où venait ce vin, ce que savaient bien les serviteurs qui avaient puisé l'eau, l'ordonnateur du festin appela l'époux: Tout le monde lui dit-il sert d'abord le bon vin et, quand les convives sont déjà en ébriété, on

fait passer la qualité inférieure. Vous, au contraire, vous avez gardé le bon vin jusqu'à ce moment. Ce que je veux retenir de tout ceci, c'est la délicatesse extrême de cette attention filiale de Jésus qui, avant d'opérer son premier prodige, veut avoir été sollicité discrètement par sa mère, afin que tous les convives puissent garder à celle-ci l'affectueuse reconnaissance qu'ils lui doivent, pour les avoir sauvés de la gêne et de la confusion. C'est le fruit de l'amour, porté jusqu'à cette générosité affectueuse du Fils qui s'efface en quelque sorte, pour laisser à sa mère le mérite d'une action bienfaisante qu'il accomplit à sa demande. L'Enfant voulait que sa Mère fût aimée comme il l'aimait lui-même.

Jésus poursuit son ministère. Il prêche, il groupe des disciples, il multiplie ses miracles. La foule le suit partout. Au cours de ses prédications, il lui arrivera deux fois dans la même circonstance de parler de sa mère. Ce sera pour l'établir, avec tout le rayonnement de ses perfections, comme le modèle que doivent s'efforcer d'imiter tous ceux à qui il communique sa parole. C'est le dernier mot de l'admiration filiale. Quelqu'un

lui dit : votre mère et vos proches sont là dehors, ils demandent à vous voir. Alors du milieu de la foule, une femme jette cette exclamation : Bienheureuses les entrailles qui vous portèrent ! bienheureux le sein qui vous allaita ! Dites plutôt, reprit Jésus, bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent. Qui est ma mère et qui sont mes proches ? Ce sont tous ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'accomplissent, puis étendant la main sur ses disciples, et promenant son regard sur ceux qui étaient assis autour de lui, il ajoute : Voici ma mère et mes frères. Ecouter la parole et faire la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est être mon frère, c'est être ma soeur, c'est être ma mère.

C'était rendre à Marie le témoignage solennel que seul pouvait lui donner son enfant. Au-dessus de toute gloire et de tout triomphe, capable d'exciter le désir et l'envie, Jésus proclame que sa mère a réalisé la véritable grandeur et la vraie félicité, lesquelles se trouvent uniquement dans l'union parfaite avec Dieu et l'entière soumission à sa sainte volonté. Imitez ma mère, semble-t-il dire, et vous aurez part à son bonheur.

Nous voici au Golgotha. Le sacrifice va se consommer. Jésus va mourir. Sa mère est debout au pied de la Croix, elle regarde son enfant qui souffre, près d'elle est saint Jean, l'apôtre bien-aimé. Que se passe-t-il en ces instants cruels dans l'âme du Fils et dans le coeur de sa mère. Non seulement ils souffrent ensemble, mais ils augmentent encore l'amertume et l'intensité de leur douleur par le fait que chacun endure le contre-coup des souffrances de l'autre. Où donc est la mère que ne torture point la souffrance de son enfant? Et cherchez l'enfant qui ne souffre point des douleurs de sa mère. Ici vous avez le coeur filial et le coeur maternel les plus délicats, les plus sensibles, les plus parfaits qui puissent exister. C'est donc une immolation commune, et par un acte suprême d'amour, alors qu'il se fait lui-même Rédempteur, Jésus fait de sa mère par la compassion, la corédemptrice du monde.

Cela ne lui suffit point. En mourant, il veut faire partager à sa mère le triomphe en même temps que la douleur. Et puisque sa mort lui vaut la conquête des âmes qu'il rachète par son sang, il veut les donner à

Marie, avec tous les droits qui découlent de l'amour maternel et filial. Dès hauteurs du gibet son regard s'abaisse sur sa mère, et debout près d'elle sur le disciple qu'il aimait, et il dit à sa mère: Femme voilà votre Fils. Puis au disciple qui représente l'humanité entière: voilà votre mère. Et dès lors le disciple, c'est-à-dire l'humanité rachetée la considérait comme sa mère. La beauté surnaturelle et la sainteté de Marie recevaient en ce moment du Dieu qui était son Fils la consécration suprême qui, par la volonté de Jésus-Christ, allait faire de sa mère le modèle achevé et la protectrice invincible de toutes les âmes rachetées.

Joseph, son père nourricier, devait avoir et il a eu sa bonne part de la tendresse filiale de Jésus. Aucune parenté charnelle ne le rattachait au Sauveur, mais l'Esprit-Saint l'avait constitué chef légal de la famille. Il était l'époux de Marie, et Jésus lui fut confié comme un dépot, dont il ne pouvait avoir la garde et le soin qu'au moyen de l'exercice d'une autorité vraiment paternelle. Il devait à tous égards, sauf le sang, être un père, posséder toute l'honorabilité et remplir tous les devoirs qui s'attachent à ce glorieux titre.

Et l'enfant devait, en retour, lui rendre les hommages de l'affection respectueuse et de la parfaite soumission. Mais alors il fallait bien que Dieu se fût préparé dans ce père adoptif un coeur digne d'une si haute vocation. Il fallait que Jésus trouvât en Joseph et au plus haut degré réalisable, ce que tout enfant cherche dans son père, et ce qui active le plus en lui l'amour filial dans ce qu'il a de plus tendre et de plus fort. Il fallait que ce père possédât toute la noblesse, toute la vraie grandeur, qui puisse être accordée à l'homme, et que cela fût accompagné à l'égard de son Fils du dévouement poussé à ses dernières limites.

Aussi, voyons-nous que Joseph, bien que pauvre et inconnu était cependant de la race royale de David. Ce n'est pas assez. L'éclat qui s'attache aux origines les plus nobles garde bien peu de sa valeur, s'il n'est protégé et maintenu par le mérite personnel de l'héritier d'un grand nom. Pour Joseph c'est la déchéance complète en tout ce qui concerne les biens fragiles de ce monde. Il est dans le dénûment et l'obscurité. C'est au contraire la réhabilitation morale portée au plus haut

sommet de la gloire, par la sublimité de sa mission et la sainteté de sa vie. Aussi l'Esprit-Saint trace-t-il d'un mot son portrait, pour nous faire voir en lui le modèle achevé du père et du chef de famille : Joseph était juste. La justice, avec tout ce que ce mot exprime de perfections spirituelles, était chez lui la source des sentiments et des actes renouvelés chaque jour, et par lesquels se livrait son âme, véritablement pétrie d'amour. Un roi et un saint, voilà ce que Jésus vénérait en son père.

Par ailleurs, l'Evangile est sobre de détails. Ils suffisent cependant à nous faire saisir, sinon comprendre, ce que Joseph a dû goûter de joie et de bonheur par l'amour de Jésus. D'autant plus que le Saint-Esprit semble se complaire à mettre en relief le rôle de confiance et de dévouement qui revient à Joseph comme chef de famille.

L'Ange du Seigneur apparut à Joseph durant son sommeil : lève-toi, lui dit-il, prends l'enfant et sa mère et fuis en Egypte, tu y resteras jusqu'à ce que je t'avertisse, car Hérode va chercher l'Enfant pour le faire périr. Joseph se leva, prit l'Enfant et sa mère, et cette nuit même il alla chercher un refuge en Egypte.

Après la mort d'Hérode, l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph en Egypte: lève-toi, dit-il, prends l'enfant et sa mère et retourne dans la terre d'Israël, car ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant. Joseph s'étant levé, prit l'enfant et sa mère et revint au pays d'Israël.

Qui donc nous apparaît en ce récit si simple et si touchant, comme mandataire de Dieu, comme protecteur attitré de la mère et de l'enfant, qui porte le poids de l'anxiété et de la fatigue, qui veille sur Jésus pour le défendre, qui le porte dans ses bras ? C'est Joseph. Et l'enfant voit tout, et il aime en retour de tout son coeur filial.

Et lorsque la famille s'installe définitivement dans son village de Nazareth, c'est Joseph qui manie l'outil et, modeste ouvrier, va gagner le pain de chaque jour pour l'enfant et pour sa mère. Et pendant qu'il mange le fruit des sueurs paternelles l'enfant, qui grandit en âge et en sagesse, prodigue chaque jour davantage les marques de sa tendresse au père qui le nourrit.

L'Evangile nous indique clairement qu'il était soumis

à Joseph aussi bien qu'à Marie. Et quand l'Enfant devient adolescent et jeune homme, Joseph lui apprend son propre métier et Jésus accomplit avec lui son labeur journalier, et ce n'est que lorsque l'enfant, suffisamment grandi, pourra par lui-même et de son propre travail suffire à ses besoins et à ceux de sa mère que Joseph, dans l'adieu suprême, ayant parfaitement rempli sa mission et fidèlement gardé le dépot à lui confié, remet son âme entre les mains de son Dieu qu'il embrasse comme son fils.

Quelle scène d'amour et de tendresse !

Et plus tard au cours de sa vie publique, Jésus se laissera pour ainsi dire rappeler avec complaisance le souvenir de son père, et de l'humble métier qu'il exerçait. D'où viennent à celui-ci, disait-on, toutes ces connaissances ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, d'où lui vient-elle ? Que penser de ces étonnants prodiges qui s'accomplissent par ses mains ? N'est-ce point là le fils du charpentier Joseph ? Et Jésus laisse dire, gardant pieusement la mémoire de son père nourricier, objet de son affection et de sa reconnaissance.

Vous le voyez, mes biens chers frères, le coeur de Jésus-enfant s'est montré rempli de tous les sentiments de respect, de soumission, d'amour, de confiance et de gratitude. Il a donné à Marie, sa mère, et à Joseph son père nourricier, toute la gloire et toutes les joies. Il s'est montré le modèle des fils, et bien qu'étant Dieu, il a voulu se soumettre à la loi commune de l'obéissance, joignant a la pratique exemplaire de cette vertu, celle d'une reconnaissance sensible pour l'amour et le dévouement dont il était de leur part l'objet constant...



L'AMI

" Vos autem dixi amicos ".

" Pour vous je vous ai appelés mes amis ".

(Jo., xv, 15).

Mes biens chers frères,

Il peut paraitre étrange que l'on ose parler d'amitié quand il s'agit d'appliquer à Notre-Seigneur ce sentiment, qui indique des relations très spéciales d'affection et de bienveillance réciproque, entre des personnes dont le nombre est restreint, et qui se trouvent ainsi unies à l'exclusion des autres, par des rapports très particuliers et très personnels.

En effet, le divin Sauveur n'est-il pas venu sur la

terre pour déclarer que tous les hommes, également frères entre eux, sont tous au même titre les enfants de Dieu ; que la grande loi qui doit tout dominer dans cette famille chrétienne fondée par lui, c'est celle de l'amour, l'amour du prochain qui n'exclut personne ? Tout au plus, semble-t-il qu'il ait voulu, par ses enseignements divins, resserrer davantage encore les liens du sang, et donner une force et une activité plus grandes à l'amour filial.

Et cependant on peut affirmer, sans contradiction aucune, bien au contraire, qu'il a par ses paroles et par ses exemples consacré l'amitié, l'élevant jusqu'à lui et la sanctifiant par sa grâce.

Qu'est-ce que l'amitié ? J'entends l'amitié vraie, fruit du libre choix de deux ou plusieurs âmes qui, se connaissant davantage, s'estiment plus profondément et se donnent le témoignage constant d'une confiance mutuelle que rien n'ébranle, qui sert d'appui et au besoin de consolation et d'encouragement au milieu des tristesses et des difficultés de la vie.

Dès lors on le voit, l'amitié se distingue nettement de

l'amour que l'on doit au prochain en général, elle se spécialise entre quelques personnes. Elle n'est pas moins différente de la tendresse paternelle ou filiale, créée et soutenue par la nature. Elle ne se confond pas davantage avec les attaches provenant du sang et qui relient ensemble les membres d'une même famile.

On ne saurait même donner ce nom à l'amour dont le bon Dieu a fait la base et le foyer de la famille chrétienne, et qu'il a élevé jusqu'à la hauteur sacramentelle. Si elle n'impose pas plus de respect, l'amitié demande plus de réserve et reste d'ailleurs étrangère à tout commandement, elle est essentiellement libre. Elle n'exige rien qui ne vienne de l'appréciation personnelle que l'on fait du caractère, des goûts, des sentiments de celui que l'on décide finalement d'admettre dans l'intimité habituelle de ses pensées et de sa vie.

Elle ne demande par ailleurs aucune parité de tempérament, d'âge, d'état de vie, de fortune, ou de condition sociale. Tout ce qu'elle veut, mais d'une façon indispensable, c'est la sincérité et une certaine somme davantages appréciables qu'elle puisse produire et des deux côtés.

De ce qui précède il faut conclure qu'il ne saurait y avoir de véritable amitié, je veux dire cordiale, profonde et durable, que si elle a l'estime et par conséquent la vertu pour base, et qu'on ne peut décorer de ce noble titre des liaisons en apparence très étroites ou très intimes, mais qui n'ont pour mobile que la communauté des plaisirs, des opinions ou des intérêts.

L'Ecriture Sainte fait souvent l'éloge et nous donne de nombreux exemples de ces amitiés contractées, comme celle de Jonathas et de David, sous le regard de Dieu et bénies par lui. Elle nous en fait voir les douceurs très grandes et les bienfaits. Un ami fidèle, dit le Sage, est une forte protection, celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. Rien n'est comparable à l'ami fidèle, l'or et l'argent ne sont rien à côté de la sincérité de sa foi .Heureux celui qui a trouvé un véritable ami. Et Jésus-Christ lui-même a fait ressortir dans son langage parabolique cette générosité du coeur qui est l'apanage inséparable de la véritable amitié.

Hélas ! combien sont fragiles ces amitiés humaines ! C'est ce qu'ignorent bien peu de ceux qui ont l'expé-

·lence de la vie. La susceptibilité, l'égoisme, l'inconstance, les rapports malicieux qui engendrent la défiance, la fausse honte, produisent souvent la rupture, l'indifférence, l'abandon, le reniement, la trahison elle-même. Et alors, plus que de la perte de ses biens, l'ami déplore dans la tristesse de son coeur la fuite d'une affection qu'il croyait immortelle, et qui s'est évanouie sous le souffle de la calomnie et de l'ingratitude.

L'homme heureux, riche, considéré, influent, pourrait facilement compter beaucoup d'amis, s'il tombe dans l'adversité, ils disparaissent à peu près tous comme par enchantement. L en restera-t-il un qui, malgré tous les revers, lui sera .idèle jusqu'au bout, et malgré toutes les humiliations, et souvent tous les outrages, ne craindra pas d'être et de paraître son ami ? Qu'il y en aurait long à dire sur ce sujet. L'histoire de Job, est-elle assez émouvante, et la leçon qu'elle nous donne est-elle assez forte ?

Mais il faut se hâter de voir en Jésus-Christ l'ami, qui a voulu accorder à quelques privilégiés une affection plus sensible, dont il a lui-même goûté les douceurs et aussi les amertumes.

On peut dire que le premier ami de Jésus a été Jean-Baptiste son précurseur. Ils étaient proches parents. On voit par l'Evangile qu'ils se sont approchés et connus avant leur naissance. Le précurseur a été sanctifié dès le sein de sa mère. Sur son berceau, entonnant le cantique de l'action de grâce, son père Zacharie le nomme et prophétise sa mission: Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu iras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies.

Quand le temps sera venu Jean commencera, pour le continuer jusqu'à sa mort, son apostolat de pénitence préparatoire. Vêtu d'un manteau de poils de chameau, les reins entourés d'une ceinture de cuir, se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage, il prêche une parole qu'on avait depuis longtemps cessé d'entendre : Faites pénitence ! car le royaume des cieux approche. Les disciples viennent nombreux et de partout. Il les baptise. On doute s'il n'est point le Christ. Il écarte toute incertitude qui serait injurieuse pour Jésus, son ami: Je ne vous donne moi que le baptême d'eau pour la pénitence, mais celui qui doit venir après moi est plus puis-

sant que moi. Je ne suis pas digne de porter ses sandales. ni me prosternant à ses pieds, de délier la courroie de ses souliers; celui-là c'est dans l'Esprit-Saint et dans le feu qu'il vous baptisera.

Et cependant Jésus vient à sa rencontre au bord du Jourdain. Il requiert de lui le baptême. Mais, dit Jean, c'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous et c'est vous qui venez à moi. Laissez-moi faire, reprend le Sauveur, pour l'heure présente c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice. Quelle humilité de part et d'autre et quelle gloire commune !

Mais ils vont parler l'un de l'autre, et voyez comment ils s'expriment: Au milieu de vous, dit le précurseur, il en est un que vous ne connaissez point... Voici l'agneau de Dieu... Je vu l'Esprit descendu du ciel sous la forme d'une colombe et se reposer sur lui... Je témoigne qu'il est le Fils de Dieu... Je ne suis pas le Christ. mais j'ai été envoyé devant lui... Et puisqu'il est venu, je n'ai qu'à disparaître, pendant que lui rayonnera de plus en plus. Et Jésus dit de Jean: Qui êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le

vent ? Qui êtes-vous aller voir ? Un prophète? Oui je vous le dis, et plus qu'un prophète. Parmi ceux qui sont nés de la femme, il n'en est point de plus grand que Jean-Baptiste. Est-il rien de plus touchant, même à prendre ce récit dans le sens simplement historique et humain. Deux amis qui travaillent à la même oeuvre et qui se rendent ainsi mutuellement témoignage dans les limites de la vérité, mais avec toute la sincérité d'une affection sans réserve. Voilà ce que l'amitié nous offre de plus beau sur la terre.

Plus tard Jésus apprendra la mort de Jean, son prophète, victime du libertinage et de la cruauté d'Hérode, et il déclarera vouloir s'éloigner du pays auquel s'attache le souvenir de ce crime. Et ne serais-ce pas ce même souvenir qui vient émouvoir Jésus quand il reproche à Jérusalem de tuer ses prophètes, et qu'il se laisse aller jusqu'à verser les larmes de son coeur sur cette ville coupable.

Dans les deux circonstances les plus glorieuses de sa vie, Jésus se complait à parler de Jean. Après sa Transfiguration sur le Thabor: Jean, dit-il, était une lampe

ardente et brillante, et au jour même de son Ascension : Jean a baptisé dans l'eau ; vous serez sous peu de jours baptisés dans l'Esprit-Saint. C'est avec le souvenir de son Précurseur que Jésus termine sa vie terrestre.

Nous avons ici assurément l'amitié la plus vraie dans toute sa noblesse et sa divine beauté.

Continuons sous ce même aspect l'étude du coeur de Jésus. Notre-Seigneur s'acheminait un jour vers Jérusalem. Il était entouré de ses disciples. On lui apporte un message. C'est Marthe et Marie, la même qui avait jadis répandu des parfums sur ses pieds et les avait essuyés avec ses cheveux, qui lui envoient dire : Seigneur celui que vous aimez est malade. Jésus répond : Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. Or Jésus aimait Marthe et sa soeur Marie et Lazare, leur frère malade. Cependant, il attend deux jours. Puis il dit : Lazare notre ami dort. Les disciples ne comprennent point. Il insiste. Lazare est mort. On s'achemine vers Béthanie. Lorsque Jésus arriva, on lui dit que Lazare était dans le tombeau depuis quatre jours.

Beaucoup de juifs s'étaient rendus près de Marthe et de Marie pour les consoler de la mort de leur frère. Seigneur, dit Marthe à Jésus, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort, mais je sais que maintenant encore, tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. Jésus lui répond: Ton frère ressuscitera... Marthe entre dans la maison et dit à sa soeur: le Maître est là et il t'appelle. A ces mots Marie se leva aussitôt et alla vers Jésus... Les juifs disaient, elle va sans doute pleurer au tombeau. Arrivée à l'endroit où se tenait Jésus, elle se jeta à ses pieds. Seigneur, dit-elle, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. En la voyant pleurer, en voyant les juifs qui l'accompagnaient pleurer avec elle, Jésus frémit en son esprit et se troubla lui-même. Où l'avez-vous mis? demanda-t-il. Seigneur, venez, et voyez. Et Jésus pleura. Voyez comme il l'aimait, dirent alors les juifs. Et Jésus, frémissant de nouveau en lui-même, alla jusqu'au sépulcre et rendit la vie à Lazare. Jésus se montre donc ici à l'égard d'une famille, et plus particulièrement de l'un de ses membres, rempli d'une affection très spéciale et dans

laquelle il se laisse aller aux plus nobles et aux plus saintes émotions humaines. C'est l'ami plein de compassion, que la pitié émeut jusqu'à le faire pleurer avec ceux qui pleurent, partageant leur douleur et souffrant avec eux. C'est l'ami généreux, qui use de tout le pouvoir dont il dispose pour mettre la joie et le bonheur là où il n'y avait que deuil et tristesse. C'est l'ami qui console, dont le dévouement, allant jusqu'à l'extrême, fait accomplir le prodige à la suite duquel sa mort à lui-même sera définitivement arrêtée. C'est l'ami qui ne saurait attendre ou recevoir aucune autre récompense de ses bienfaits que la reconnaissance affectueuse de ceux à qui il les prodigue. Jésus fut-il payé de retour?

L'Evangile lui-même reste muet sur ce point, mais la tradition nous apprend que la famille de Béthanie, messagère du Christ, vint apporter sur les rives de la Gaule l'Evangile de celui qui lui avait marqué tant d'amour, que Lazare lui-même subit le martyre pour son Maître et son ami, disant fièrement au milieu des supplices : ressuscité par Jésus, je n'avais à vivre que pour lui, et je n'ai plus rien à faire que de mourir pour lui. Il ren-

dait ainsi à son ami divin, et pour le confesser devant les hommes la vie qu'il en avait reçue. Et Jésus en récompense le couronnait de sa gloire.

N'est-ce pas encore une amitié véritable qui existe entre Jésus et Pierre, son apôtre, amitié dans laquelle celui-ci, pour ne point parler du Sauveur, mit tout ce qu'il avait de coeur, de sincérité et de fougue. Il avait répondu au premier appel ; il s'était, plus que tout autre, attaché aux pas de Jésus qui montait dans sa barque et l'aidait dans ses pêches. Un miracle avait été opéré dans sa demeure. Il avait reçu de son Maitre tous les témoignages de l'affection jointe à la confiance, à ce point qu'il avait la promesse d'être le chef de ses frères et le fondement de l'Eglise. Pierre répondait à toutes ces avances par un attachement sincère, qu'il atteste en des termes dont le Sauveur doit calmer l'exaltation et l'enthousiasme. Il avait assisté à la transfiguration du Thabor et aux divers triomphes du Christ. Il avait toujours, plus que la plupart de ses frères, joui de l'intimité de son Maître et de ses colloques personnels. Quoi de plus touchant que ce qui se passe au cénacle, alors

que Jésus arrive à Simon Pierre avec un bassin rempli d'eau et un linge attaché à sa ceinture :

Seigneur, s'écrie Pierre, vous me laver les pieds... à moi !

Ce que je fais, lui dit Jésus, tu ne le comprends pas maintenant, mais plus tard tu le comprendras.

Non, proteste Pierre, jamais vous ne me laverez les pieds.

Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi.

Alors Simon répondit: Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.

Ce que redoute Pierre, c'est évidemment d'être séparé de Jésus dont il accepte l'humiliant service.

Aussi quelques instants après, Jésus ayant dit aux apôtres: où je vais vous ne pouvez venir. — Où allez-vous donc, reprit Simon Pierre ? — Où je vais, répondit Jésus, tu ne peux me suivre présentement. Plus tard tu me suivras. — Et pourquoi, demanda Pierre, ne puis-je vous suivre à présent?... je donnerai ma vie pour vous... Avec vous, Seigneur, je suis prêt à aller et en prison et à la mort. — Tu donneras ta vie pour moi. O

Pierre, en vérité je te le dis, avant que le coq ait chanté deux fois, tû m'auras renié trois fois. Simon, Simon voilà que Satan a demandé à vous passer au crible, à vous passer au crible comme du froment. Mais moi, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point. Et toi, une fois converti, soutiens et affermis tes frères. On le voit—Pierre est ardent. Ses protestations sont sincères, Jésus les accepte. Hélas! il sait aussi la faiblesse de son ami, il prévoit sa chute, même il la prédit et semble la pardonner d'avance.

Au jardin des Olives, les trois disciples privilégiés succombent au sommeil, c'est à Pierre que Jésus en fait un doux reproche: Simon tu dors. Ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi. Et quand arrive la cohorte pour s'emparer de Jésus, c'est encore Simon Pierre qui, ayant une épée, la tire du fourreau, en frappe un valet du grand prêtre. Et Jésus le calme en lui disant : remets ton épée dans le fourreau. Mais Pierre avait jusque là donné, avec le témoignage multiple, la preuve de la sincérité de son attachement à son Maître.

Et cependant Jésus est pris, chargé de chaines, et

trainé chez le grand prêtre au milieu de la foule en délire. Pierre s'y est aussi rendu, il est avec les satellites et les valets, se chauffant autour du brasier, au milieu de la cour. Une servante, le regardant bien en face, lui dit: Tu étais avec Jésus de Gallilée — Femme, répond-il je ne le connais pas... Je ne sais, je ne puis comprendre ce que tu dis. Pierre cherche à se dérober, va de la cour dans le vestibule, et une autre servante, s'écrie : Celui-ci était certainement avec Jésus de Nazareth. Un serviteur l'interpelle : Et toi aussi, tu es de ces gens là. Le coq chante. Les valets continuent à demander à Pierre: N'étais-tu pas de ses disciples ? Une seconde fois, il le nie avec serment: Non, vous dis-je, non, je ne connais aucunement cet homme. — Mais oui, assurément, tu es de la bande, car tu es de Gallilée, ton langage te trahit... Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui. — Pierre ajoute au serment les imprécations: Non, répétait-il, je ne connais pas cet homme-là, je ne sais ce que vous voulez dire. Et le coq chanta pour la seconde fois. Et Jésus que l'on venait de souffleter et qui savait tout, sortait au même moment et rencontrait Pierre, cet

ami qui venait de lui faire de si énergiques protestations de fidélité. Hélas ! lui qui avait dit avec trop de présomption, se croyant plus fort que ses frères et ne redoutant aucun danger : Quand tous les autres se scandaliseraient à votre sujet, moi jamais je ne me scandaliserai.

Il a, peu d'heures après, lâchement renié son Maître. Sans doute, son cœur protestait en lui-même contre cette parole que prononcent ses lèvres tremblantes : je ne connais point cet homme. Mais l'affront en est-il moins sensible au coeur de Jésus. Ce fut certainement l'une des plus grandes tristesses du Sauveur durant sa passion si douloureuse. Qui pourra jamais concevoir ce qu'il y eut d'amertume dans le regard qu'il laissa tomber dans les yeux de Pierre en passant près de lui, mais sans lui adresser aucun reproche. L'ami le meilleur et le plus tendre était publiquement dédaigné par l'ami jusque-là le plus ardent et en apparence le plus sûr. Mais la faute si grave qu'elle pût être, n'atteignait pas cependant les profondeurs de l'âme. C'en était une de frayeur et de faiblesse, de présomption et d'imprudence. Elle

était aussitôt regrettée, elle devait être constamment pleurée et amplement expiée. Au repentir et aux larmes de son ami Jésus répondait sur le champ par la miséricorde et le pardon. Muni de grâces plus fortes, avec une humilité plus grande, Pierre pourra sans crainte renouveler ses protestations d'amour et cette fois, il y sera fidèle jusqu'à la fin. Prêchant la doctrine de son Maître, avec un zèle et une constance dont rien ne saurait diminuer l'ardeur, cité devant le tribunal, battu de verges, jeté en prison, persécuté partout, il continuera quand même à parler de Jésus et de sa doctrine, déclarant qu'il ne peut s'arrêter de le faire. Et ainsi depuis les jours de la Pentecôte, jusqu'à la fin de sa vie. Sa mort sera son triomphe. Condamné à la croix, comme Jésus, il sollicitera dans son humilité et au souvenir de sa défection la faveur d'être crucifié la tête en bas. Moi misérable pécheur, je ne suis pas digne de mourir comme mon Maître.

Sa pénitence est accomplie sur la terre, et la gloire pour lui commence dans le ciel. En Judas, hélas! quel contraste. Lui aussi avait reçu toutes les faveurs join-

tes aux marques d'une confiance toute personnelle. L'hypocrite s'empressait d'ailleurs extérieurement à tous les services. C'est lui qui voyait aux besoins matériels de Jésus et de ses disciples. Il sembla même parfois prendre, jusqu'à l'exagération, les intérêts de son Maître, par exemple lorsqu'il dit en voyant Madeleine répandre ses arômes : pourquoi n'a-t-on vendu ce parfum au lieu de les perdre ainsi, on pouvait en avoir trois cents deniers qu'on aurait donnés aux pauvres. Il disait ceci non qu'il s'inquiétait des pauvres, mais parce que c'était un larron et qu'ayant la bourse, il portait l'argent qu'on y mettait. L'avare se masque ici du voile d'une fausse charité, mais le vice qui doit le perdre est déjà enraciné dans son coeur.

Judas continue à garder toutes les apparences d'un dévouement véritable, mais dans ses loisirs, quand il peut s'échapper, il conspire avec les ennemis déclarés de Jésus. Il parle et travaille contre lui. Mû par une une cupidité sordide il convient avec les princes des prêtres de l'endroit, de l'heure, du signal, et surtout du prix de sa trahison. Satan est entré en lui. Que voulez-vous

me donner et je vous le livrerai ? La somme fut fixée à trente pièces d'argent et dès lors Judas cherche une occasion favorable de livrer celui qu'il a vendu au prix d'un esclave. Lui-même est devenu un démon. A la dernière cène Jésus, qui connait le fond de son âme réprouvée, semble vouloir multiplier les avertissements, pendant qu'il est encore temps pour lui de revenir à son ami et à son Maitre. Vous êtes purs, dit-il, mais non pas tous... Il faut que s'accomplisse cette parole de l'Ecriture: celui qui mange le pain avec moi, lèvera le talon contre moi. La pensé du crime et de la perte éternelle de son apôtre obsède en quelque sorte le coeur de Jésus. En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira, et celui-là mange avec moi. . C'est l'un des douze... Oui, il y en a un qui met sa main dans le plat avec moi et qui doit me trahir... Malheur à lui, mieux faudrait pour lui qu'il ne fût jamais né... A Judas lui-même qui l'interroge hypocritement, sachant bien ce qui en est: Est-ce moi, Seigneur ? Il répond tout doucement: Oui, c'est toi... Le repas continue. Jésus trempe du pain, le donne à Judas, en lui disant: ce que tu

fais, fais le vite. Et Judas, laissant croire aux autres qu'il allait faire quelqu'achat, sortit pour accomplir son forfait. Toute la douceur et toute la longanimité de Jésus s'était pour lui dépensée en pure perte. Mais le souvenir du traître continue d'occuper le coeur de Jésus. Et quand après sa longue prière, il retourne vers ses disciples pour les avertir que l'heure est venue, que le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs, c'est Judas qu'il aperçoit et qu'il désigne à la tête de la troupe qui s'avance: celui qui doit me trahir approche. Judas s'avance en effet, il jette ses bras autour du cou de son Sauveur et le baise en lui disant: Maître, je vous salue. Mon ami, lui répond doucement Jésus, qu'es-tu venu faire ici? Tu trahis le Fils de l'homme, en te servant, pour cette trahison même des marques de la plus tendre amitié.

Oh! Judas, toi que l'amour a recueilli dans l'abjection pour t'admettre si longtemps dans la plus douce des intimités, toi le témoin privilégié de tant de merveilles, toi qui as reçu des lèvres sacrées de Jésus ses divins enseignements, toi objet de sa confiance et de son inef-

fable tendresse, toi nourri de sa chair et de son sang, oui toi, son apôtre, son ami, tu l'as vendu pour quelques sous !

Homme abominable, crois-tu donc qu'ils aient besoin d'un signe pour reconnaitre celui dont ils ont si souvent admiré la sagesse et la puissance et qui viennent de l'acclamer dans le plus éclatant triomphe. Oh! mais c'est parce que c'est la nuit et parceque, grâce aux confidences de l'amitié, tu connais toi la retraite préférée de Jésus. Et c'est l'amitié qui guide ici la trahison.

Traitre, ingrat, n'entends-tu pas cette parole que t'adresse Jésus au moment où tu consommes ton crime ? Judas reste sourd à cette voix si connue pourtant, ayant livré son Maitre, il va lui-même, jetant au loin l'argent qu'il avait reçu, s'abandonner au désespoir sans repentir, et termine sa misérable vie par le suicide épouvantable à la suite duquel l'Ecriture nous dit qu'il fut enseveli dans l'enfer.

Pour lui Jésus avait épuisé toutes les tendresses d'une miséricorde qui n'attend pour pardonner qu'un rayon d'espoir et d'amour.

Chose remarquable : c'est Pierre, le repentant pardonné qui, au Cénacle, avant la Pentecôte, rappellera à ses frères le vide créé parmi eux par l'impénitence du traitre, et demandera qu'on lui donne un remplaçant dans le Collège Apostolique.

Hâtons-nous de regarder ailleurs pour chercher une âme avec laquelle celle de Jésus se soit unie dans une amitié qui n'aura connu aucune de ces tristes défaillances.

C'est Jean dont l'Evangile nous dit qu'il était le disciple bien-aimé. Et pourquoi ? Sans doute à cause de sa jeunesse et de la limpidité de son âme virginale dans laquelle celle de Jésus aimait à se complaire. Peut-être parceque Jean avait pressenti la trahison de Judas. Peut-être aussi parceque Jean devait avoir pour mission très spéciale de faire connaitre davantage le coeur de son Maitre, et de prêcher toute sa vie l'amour dont il était venu sur la terre allumer le divin brasier. Peut-être encore parce qu'il avait pour la Vierge-Marie un attachement déjà plus marqué et que la mère du Sauveur le payait de retour.

Quoiqu'il en soit, c'est bien Jean le disciple que Jésus aimait, qui l'approche davantage et échange avec lui le dialogue le plus intime. Il avait vu la transfiguration du Thabor. Il devait être au jardin de Gethsemani. A la dernière cène il est comme les autres ému d'entendre dire à Jésus : Voici pourtant que la main de celui qui doit me trahir est avec moi à cette table. Les apôtres se demandaient lequel d'entre eux serait capable d'un pareil forfait. Or à ce moment le bien-aimé reposait sur le sein de Jésus. Simon Pierre lui demande par signe ; de qui parle-t-il ? Et le disciple s'étant penché sur la poitrine de Jésus lui dit : Qui est-ce Seigneur ? Et Jésus lui répond : c'est celui à qui je vais présenter du pain trempé. Et l'instant d'après Jean connaissait le nom du traitre.

Cette confidence indique bien jusqu'où allait l'affection du Sauveur pour son plus jeune disciple. Durant la passion Jean cèdera au sommeil, à la fatigue, ses forces pourront le trahir quelque temps, mais son coeur reste le même. Il suivra Jésus jusqu'au sommet du calvaire et du haut de la croix Jésus mourant daignera

recevoir en même temps, comme consolation suprême et sensible, au milieu de ses douleurs, l'offrande de ce qu'il y a peut-être de plus fort en ce monde, l'amour d'une mère et la fidélité affectueuse d'un ami. Et Jean sera donné comme fils d'adoption à la mère qui se prête à l'immolation de son enfant pour le salut de l'humanité.

Après sa résurrection glorieuse Jésus retrouvera Jean et le disciple retrouvera lui-même Jésus avec toute sa tendresse. Il recevra de son affection un témoignage très particulier qui aura même le don d'intriguer les autres apôtres. Pierre, en effet, ayant vu le disciple que Jésus aimait, demande au Sauveur: et celui-ci Seigneur qu'en adviendra-t-il ? Jésus répondit: si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe. Pour toi suis moi.

Le bruit courut donc parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Or Jésus n'avait point dit: Il ne mourra point, mais si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe. Or l'histoire de Jean projette une vive clarté sur ces paroles prophétiques. Jean prêcha l'Evangile, comme tous les apôtres, il leur survécut à tous. Il subit les mêmes persécutions.

Comme eux, il fut condamné à mort, traîné au supplice et mérita la gloire du martyre. Cependant la puissance divine lui conserva la vie qu'il avait offerte pour l'amour de Jésus. Ses années se prolongèrent durant lesquelles il lui fut donné de plonger son regard de prophète jusque dans les splendeurs du ciel, et d'y voir Jésus l'agneau divin au sein du triomphe qu'il décrit dans son apocalypse. Et ce n'est que lorsqu'il fut arrivé aux dernières limites de l'âge qu'une mort paisible vint couronner une vie tout entière consacrée à l'amour de Jésus que lui-même avait tant savouré et dont il aurait voulu embraser le monde.

Et c'est sans doute l'intensité du bonheur qu'il y avait goûté qui portait le disciple bien-aimé au désir ardent de voir régner parmi les hommes, et spécialement parmi les chrétiens, l'amour dont le coeur de Jésus est toujours la source et le foyer, et pour cela qu'il ne cessait de leur répéter: mes petits enfants aimez-vous les uns les autres......

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

LE MAÎTRE

"Vos vocatis me, Magister et Domine : Et bene dicitis, sum etenim."

" Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison, je le suis en effet. "

(JEAN, XIII, 13.)

Mes bien chers frères,

Le don le plus merveilleux dont il ait plu au Créateur d'enrichir l'homme déjà créé à son image par une âme intelligente et libre, c'est peut-être la faculté spéciale, très exclusive, qui lui permet de communiquer avec ses semblables par l'échange de ses pensées et de ses sentiments.

Seul en effet dans toute la nature, l'homme peut dire ce qu'il a dans son esprit, et, en l'exprimant faire entrer son idée dans l'esprit de celui qui l'écoute. Ceci se traduit, d'une façon plus sensible, chez ceux qui possèdent une supériorité intellectuelle qui, bien loin de les induire à garder pour eux-mêmes le trésor de leurs connaissances, les porte au contraire à donner aux autres le bénéfice de leurs richesses. C'est tout à l'inverse des biens matériels. Tout homme qui sait quelque chose veut l'apprendre aux autres. C'est comme un besoin de sa nature communicative. La parole en est l'instrument, et c'est ce qui fait la base de ce qu'on appelle la sociabilité humaine.

Ne semble-t-il pas dès lors évident que Dieu, qui est l'intelligence suprême et qui possède le Verbe, c'est-à-dire la parole éternelle, s'il a voulu au sein de l'humanité établir ces relations qui unissent les âmes au moyen de la pensée et de la langue, se soit réservé le pouvoir et le droit de causer lui-même avec l'homme, de lui faire connaître des vérités que lui seul peut enseigner, et de lui commander des devoirs que lui seul peut imposer. Il l'a fait, c'est la révélation.

Dieu a procédé de la manière qu'il lui a plu de choisir, et saint Paul nous résume d'une façon admirable cette intervention divine : Autrefois, dit-il, Dieu a parlé à nos pères en diverses occasions et en diverses manières par les prophètes, il nous a parlé tout nouvellement et de nos jours par son propre Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses et par qui il a créé les siècles.

Les prophètes de l'ancienne loi, à la suite des patriarches, et comme eux recevant directement la parole divine et la communiquant ensuite au monde par l'intermédiaire du peuple choisi, tels ont été pendant de longs siècles les maitres intellectuels et les guides spirituels les plus autorisés et les plus élevés de l'humanité. Ils ont enseigné de la part de Dieu qui leur avait donné à cette fin une mission spéciale et toute personnelle.

Mais le Verbe divin s'est fait chair. Il était la véritable lumière qui éclaire tout homme en ce monde. Jésus Christ remplace désormais tout autre intermédiaire. Le Dieu fait homme est venu sur la terre pour enseigner. Ce n'est pas seulement un maitre, c'est le Maitre.

Et dans l'accomplissement de cette mission divine, il

nous livre, en même temps qu'une doctrine et des préceptes jusqu'alors inconnus ou mal compris, toute la tendresse d'un coeur qui veut, on le dirait, pousser à sa dernière perfection le don divin dont j'ai parlé, et par lequel Jésus versait, avec sa parole, son âme dans l'âme de ceux qui l'écoutaient.

En effet, si l'homme est porté par un besoin de sa nature à faire partager à d'autres les connaissances qu'il possède, l'enseignement proprement dit revêt un caractère spécial et exige des conditions très particulières, quand il s'agit de donner par vocation la vérité et la science à ceux qui non seulement ignorent, mais offrent peu ou point d'ouverture ou de préparation pour entendre et comprendre ce qu'on leur dit.

Tout maître, toute personne qui veut enseigner avec fruit doit évidemment avant tout posséder la science. Il lui faut aussi un dévouement que rien ne rebute, une méthode et des aptitudes qui lui permettent de s'adapter à toutes les circonstances, et enfin une indulgente bonté que ne lassent point l'ignorance native, les lenteurs de l'esprit, les défauts de mémoire, où même l'ingratitude.

Pour tout dire en un mot, le maître, s'il veut l'être dans toute force et toute la beauté de ce terme si noble, doit enseigner avec son coeur autant qu'avec son esprit; la parole humaine, quand elle porte et qu'elle prétend donner la vérité doctrinale, pour être vraiment efficace, doit vibrer sous la sincérité du sentiment, autant qu'elle doit briller de l'éclat de la science.

Et voilà Jésus-Christ le Maître. Il possède la science puisée à sa source première dans le sein même de Dieu. Il est envoyé par le Père: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Il parle en Maître, et veut qu'on le reconnaisse comme tel et comme ayant autorité: car, dit-il, ma doctrine n'est pas à moi, elle est de mon Père qui m'a envoyé. Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. Il en appelle au témoignage des prophètes qui l'ont précédé. Vous lisez avec soin les Ecritures, parce que vous croyez y trouver la vie éternelle, eh bien, ce sont elles qui rendent témoignage de moi. En vérité, en vérité, je vous le dis, qui écoute ma parole et croit en Celui qui m'a envoyé a la vie éternelle.

Sa science toute divine est aussi étendue que sublime dans son objet, elle pénètre et nous révèle les mystères de l'Etre divin et toutes les opérations miséricordieuses de Dieu à l'égard des hommes. Elle embrasse tous les problèmes de l'origine et de la destinée humaines, et tous les devoirs qui s'imposent à l'homme pour atteindre sa fin. Non seulement sa parole traite des vérités doctrinales qui doivent élever l'âme par une sorte de vision anticipée des choses éternelles, elle descend dans le détail des obligations qui découlent de ces mêmes vérités, des vertus qu'il faut pratiquer, des vices qu'il faut fuir, et du bonheur qui se goûte dès ici-bas dans l'amour et la recherche du bien.

La prière, la pénitence, l'humilité, la confiance en Dieu, la pauvreté évangélique, l'amour du prochain, le pardon des injures, l'aumône, la vanité des biens de ce monde, l'efficacité du repentir, les vaines sollicitudes, la nécessité du jeûne, la sainteté du mariage, la chasteté, l'éternité des châtiments et des récompenses, sont autant de choses que Jésus enseigne avec la même autorité que lorsqu'il s'agit de la réalité et de l'unité des personnes

divines, de la rédemption des hommes, de l'établissement de l'Eglise, du ministère apostolique, de l'institution des sacrements, du sacrifice eucharistique, et du sacerdoce de Jésus-Christ perpétué dans le monde.

La doctrine surnaturelle enseignée par le Maître Jésus est donc en elle-même un trésor inépuisable dont le Sauveur s'est plu à dispenser les bienfaits, et avec quel zèle, quel dévouement infatigable. Je suis venu sur la terre dit-il, pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient surabondante. Cette vie de l'âme il la donne, et constamment, par une sorte de transfusion de son coeur qui sans cesse verse la vérité avec l'amour. Il prêche partout: dans le temple et dans les synagogues au milieu des docteurs de la loi, dans les villes, les villages et les bourgades, sur les places publiques, sur les rives du Jourdain ou sur les bords du lac de Génésareth, au milieu même des flots et du fond d'une barque, dans le désert, du sommet des collines. S'il suspend sa prédication pour aller prier dans un lieu désert, il la reprend aussitôt. Il faut que je prêche, dit-il. Il faut que j'aille annoncer l'Evangile du royaume de Dieu, car c'est pour cela que je suis envoyé.

Il prêche à la foule qui s'attache à ses pas et le suit partout. Il prêche à ses disciples qu'il amène à l'écart. Il prêche dans le secret, la nuit, à Nicodème, ou dans l'intimité de la famille comme à Béthanie, ou à la Samaritaine, appuyé sur la margelle d'un puits, dans les banquets comme chez le pharisien, ou pour expliquer à un jeune homme qui l'interroge, ce qu'il faut faire pour arriver à la perfection. Il prêche jusqu'à l'épuisement en emmenant quelques disciples pour se reposer avec lui. Il prêche jusqu'à la veille de sa passion, à la dernière cène il adresse à ses apôtres son discours le plus long et le plus émouvant. Il prêchera jusque dans le palais de Caïphe, jusqu'au prétoire de Pilate, jusque sur le chemin du Calvaire, jusque sur la croix, jusqu'à son dernier soupir. Et le jour même de sa résurrection, il reprendra ce ministère divin pour lequel il avait été spécialement envoyé. Et tout en procédant à l'organisation définitive de son Eglise, il continuera de prêcher jusqu'à l'heure où, sur la montagne des Oliviers, avant de retourner au ciel, il semblera vouloir condenser dans une parole suprême tous les enseignements de sa vie, les

fixe dans l'esprit et dans le coeur de ses apôtres; puis leur promettant pour les éclairer et les soutenir son Esprit-Saint, il leur enjoindra de garder fidèlement toute sa doctrine, de la prêcher à leur tour en son nom à tous les peuples et jusqu'à la consommation des siècles.

C'est lui qui par ses apôtres et par son Eglise reste toujours le Maître.

Jésus n'enseigne point pour qu'on admire sa science en laissant ses auditeurs dans l'impossibilité d'en atteindre les hauteurs sublimes. Il parle pour qu'on l'écoute et veut qu'on le comprenne. Il prêche de telle façon que plus tard saint Paul, par une parole bien simple pourra faire ressortir l'efficacité de la prédication apostolique divine qui, comme celle du Sauveur, se met à la portée de tous les esprits. Est-il rien de plus beau dans l'histoire du langage humain que le spectacle offert par Jésus, distribuant partout, toujours, en toute occasion, et à tous indistinctement, le pain substantiel de la doctrine révélée et se laissant si facilement approcher de toutes les âmes qui voulaient s'en nourrir, et cependant variant la

forme de ses discours et la manière de présenter ses leçons suivant les circonstances.

A douze ans, dans le temple, il étonne par sa sagesse les vieillards qui l'interrogent et qui admirent ses réponses. C'est donc qu'il parlait en docteur avec des docteurs, en savant avec des savants. Il en sera de même au cours de sa vie publique, dans les solennités que président les prêtres ou les scribes; Jésus prendra le livre de la loi, lira quelques passages des prophètes, les moins faciles, puis, alors que toute la synagogue a les yeux arrêtés sur lui, il les expliquera avec toute la dignité extérieure voulue pour impressionner son auditoire. Et ceux qui l'entendent, restent dans l'étonnement des paroles pleines de grâce sorties de sa bouche: comment un simple artisan peut-il parler ainsi !

Mais ce cercle trop étroit de l'enseignement officiel et légal, le Maitre divin l'a bientôt franchi, l'enceinte des synagogues ne lui suffit pas, le peuple qui s'y rassemble est trop peu nombreux. Il lui faut le grand air et les multitudes, car sa renommée s'est répandue au loin et de partout on accourt en foule pour l'entendre. Un grand

prophète, dit-on, s'est levé parmi nous, le Seigneur a visité son peuple, mais alors il ne parle plus à la manière des scribes et des pharisiens. Son langage aussi bien que son attitude sont tout autres, et c'est avec des termes familiers et des expressions connues de tous qu'il prêche les béatitudes. Se peut-il concevoir quelque chose à la fois de plus élevé, de plus suave et de plus simple que ces paroles : Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Ce sera le ton général de sa prédication. Toujours du reste, il emploiera le langage le mieux approprié à la condition et aux besoins de ceux qui l'entourent. Il se sert fréquemment des paraboles dont il prend le sujet dans les choses courantes et usuelles, et dont chacun peut faire aisément l'application. Cependant il dira : Vous ne comprenez pas ? Je vais vous expliquer. Ou encore : Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. Le grain de sénevé, la mauvaise herbe dans le champ du père de famille, le levain dans la pâte, le trésor caché et la perle précieuse retrouvée, l'administrateur infidèle, l'arbre stérile, la brebis perdue,

l'enfant prodigue, et qui revient à son père, les talents reçus et dont il faudra rendre compte, le festin nuptial sont autant de sujets qui lui servent à exposer sa doctrine et à la rendre plus claire et plus facile. Ainsi en est-il des comparaisons et des rapprochements avec les choses qu'il a sous les yeux et qu'il peut désigner du doigt. Un brin d'herbe, un épis de blé, un petit oiseau, une pièce de monnaie, une des portes de la ville, une tour qui s'écroule, et surtout les miracles qu'il opère, les malades qu'il guérit, les petits enfants qui se pressent autour de lui, tout lui est une occasion dont il profite pour faire entendre une vérité, pour rappeler quelques devoirs. Sans doute il ne livre pas toujours sa pensée avec le même évidence, ou d'une manière aussi directe, spécialement aux pharisiens qui lui tendent des pièges. C'est parcequ'il connait leur hypocrisie. Cependant il ne craindra pas de s'adresser à eux directement, de les interpeller et dans un discours foudroyant de mettre en garde contre eux le peuple tout entier qui l'écoute avec joie. C'est toujours le Maître qui parle, mais cette fois avec une sévérité toute divine. Il va même jusqu'à s'emparer du

fouet pour chasser du temple les marchands qui le profanent, et apprendre à tous à respecter la maison de Dieu qui est une maison de prière.

Les enseignements que Jésus donne au peuple dans une prédication publique, il s'en explique avec plus de détails et de précision dans l'intimité avec ses disciples, à qui il est donné de connaître les choses du royaume de Dieu ; et dans ces entretiens plus privés, à l'écart de la foule, il met une bonté et une indulgence inlassables. Avez-vous compris ? Ses reproches même sont empreints de douceur : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est point venu pour perdre les âmes, mais [illegible] les sauver. O hommes sans intelligence, o coeurs lents à comprendre, dira-t-il aux disciples d'Emmaüs. Et il reste avec eux continuant de causer jusqu'à ce qu'ils l'aient reconnu à la fraction du pain.

Est-il rien de plus beau que de voir, groupés autour du Maitre qu'ils aiment les apôtres, ces hommes dépourvus de toute culture, d'une intelligence bornée, mais avides d'entendre la parole de Jésus et plus que tous les

autres, désireux de la comprendre. C'est maintenant que vous parlez ouvertement et sans aucune figure, c'est maintenant que nous savons que vous connaissez toute chose et que vous n'avez pas besoin qu'on vous interroge. Aussi nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. A qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. C'est une sorte de douce familiarité, permise par Jésus avec ses disciples seulement, et dans laquelle sa parole se fait plus onctueuse, plus pénétrante, plus lumineuse. C'est leur privilège.

Ceci est porté jusqu'au sublime, alors que les apôtres font à Jésus cette demande presqu'enfantine : Seigneur, voulez-vous, s'il vous plait, nous montrer à prier ? Et le maître répond en leur enseignant cette oraison dominicale par laquelle nous reconnaissons Dieu pour notre Père, et lui demandons avec confiance notre pain de chaque jour.

Et dans l'étroite enceinte du cénacle, la veille de sa mort, en leur livrant ses dernières pensées, Jésus appellera les apôtres : Mes petits enfants... Et tout son coeur débordera d'amour dans cet entretien suprême qui con-

tient ses dernières recommandations et ses dernières pro messes. Après sa résurrection, aux jours de sa gloire, le Sauveur continuera en quelque sorte ce discours. Il accomplira ce qu'il avait promis. Il complètera ses enseignements, il donnera à ses apôtres leur mission, celle qu'il avait reçue lui-même. Il fera d'eux les missionnaires de son Evangile et les prédicateurs autorisés de sa doctrine. C'est toujours le Maître qui parle: Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez donc, parcourez le monde entier, prêchez l'Evangile à toute créature, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom de Père et du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer fidèlement tout ce que je vous ai commandé.

L'Eglise, établie par Jésus sur le fondement apostolique, gardera jusqu'à la fin des temps, avec le dépôt de sa doctrine, ce magistère divin qu'elle tient de son Maitre, et qu'elle doit remplir pour conserver et enseigner la vérité avec le même coeur, la même tendresse, le même dévouement, possédant le droit de réclamer de la part des hommes la même foi, la même docilité et le même amour: Qui vous écoute m'écoute, et écoute Celui qui m'a envoyé......



LE BIENFAITEUR

" *Pertransiit benefaciendo.* "
" Il a passé en faisant le bien."
(ACT. X, 38.).

Mes bien chers frères,

Le plus beau titre de gloire qu'un homme puisse acquérir et transmettre à la postérité, c'est assurément celui de bienfaiteur de l'humanité. Aucun autre ne saurait l'égaler, ni celui qui rappelle la valeur militaire, ni celui qui se rattache aux découvertes scientifiques. Les philosophes, les grands littérateurs, les fondateurs d'empire peuvent laisser leur nom dans l'histoire et revivre en quelque sorte dans les monuments qu'on leur érige, mais nul ne saurait être plus grand que celui qui a mé-

rité la reconnaissance d'un peuple par des services signalés.

L'histoire nous fournit une liste, hélas ! est-elle bien longue, de ces hommes rendus célèbres par la générosité et le désintéressement avec lesquels, durant toute leur vie, ils ont travaillé et se sont dévoués pour leur semblables. Leur gloire, aussi bien que la gratitude publique, se mesure évidemment sur la nature, l'étendue, la durée du bien qu'ils ont fait, et la valeur des sacrifices que ce bien même leur a coutés.

En est-il un seul que l'on puisse comparer à celui dont la vie tout entière a pu être, par l'Esprit-Saint, résumée dans ces simples mots : Il a passé en faisant le bien !

Ses bienfaits atteignent l'homme en lui-même et dans toutes les parties de son être. Rien n'échappe à l'action de Jésus-Christ. Elle pénètre le corps, l'esprit et l'âme, elle entre dans la famille, dans la société, elle embrasse toute l'humanité ; elle franchit les limites du temps aussi bien que de l'espace et s'étend à toutes les générations. Et pour accomplir son oeuvre de bienfaiteur Jésus ne se

contente pas de donner tout ce qu'il a, sa puissance et son amour, il se livre lui-même.

En entrant dans ce monde, Jésus-Christ le trouvait trainant les lourdes chaines d'un esclavage dans lequel il croupissait au milieu des misères les plus profondes et dont nul homme n'avait encore pu le soulager: misères morales, déchéance spirituelle, la plus profonde des misères, et c'est de cet abîme de douleur et de perdition que Jésus va le tirer. Et comment ? Il s'attaque d'abord aux souffrances corporelles, qui sont les plus sensibles, et qui jusqu'à lui semblent n'avoir été que l'objet de l'abandon, de l'indifférence et de la cruauté. Pour atteindre la misère morale, il veut passer par la misère physique, et s'employer à la soulager d'abord, à l'ennoblir et à la diviniser. Le cortège des infirmités humaines va défiler devant lui: les aveugles aux yeux chassieux, les sourds et muets, les boiteux, les paralytiques, les courbaturés, ceux en proie à l'épilepsie ou à la fièvre brûlante, les hydropiques, les possédés de l'esprit immonde, les lunatiques, ceux que leurs membres desséchés rendent semblables à des squelettes vivants, les lépreux,

en un mot toutes les maladies les plus répugnantes passent tour à tour devant lui. Ces malheureux lui jettent le cri de la douleur et de la confiance : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi. Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Seigneur, faites que je vois. Dites seulement une parole. Jésus les regarde avec compassion, il se penche vers eux, il les touche de sa main, il les bénit, il les soulage, il les guérit.

N'est-ce pas déjà sublime ? Ce thaumaturge divin, se laisse attendrir dans son coeur, il ne résiste à aucune prière, envers tous il use du pouvoir dont il dispose et laisse échapper de sa personne la vertu qui prodigue les miracles, toujours dans l'unique but de faire du bien à ceux qui souffrent. Ce n'est pas assez pour lui. La compassion qui l'anime, il veut la communiquer à d'autres ; il prête à ses disciples sa puissance pour qu'ils en usent à leur tour en faisant les mêmes prodiges, et les apôtres vont imitant leur Maître, et rappelant à la joie de la santé les malheureux qu'ils rencontrent, chassant les démons, guérissant toute langueur et toute infirmité. Il veut déjà faire partager aux siens le feu divin de la charité qui l'embrase lui-même.

Bien plus, Jésus, ce pauvre qui n'a pas une pierre pour reposer sa tête, cet humble ouvrier qui durant de longues années a gagné à la sueur de son front son pain et celui de sa mère, lui qui, par toute une vie d'indigence et de labeur, a déjà élevé jusqu'à lui et sanctifié la pauvreté et le travail, veut pousser jusqu'au sein de la souffrance la passion de son coeur et diviniser la douleur elle-même.

Il s'est identifié par l'amour avec le malheureux quel qu'il soit. Il a voulu qu'on le voie lui-même dans l'orphelin sans famille et qu'on recueille en son nom, dans le vieillard sans abris à qui on ouvre un asile, dans le misérable qui a faim ou soif, à qui l'on donne la nourriture et le breuvage, dans l'infirme qu'on soutient, dans le malade qu'on soigne, dans le captif que l'on visite en sa prison. A ces oeuvres de miséricorde temporelle, il attache et promet la récompense éternelle. Un verre d'eau donné en son nom devient un acte méritoire. Au dernier jugement, c'est lui qui dira à ceux de sa droite: Venez, vous, bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde,

car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez logé, j'étais nu et vous m'avez revêtu, j'étais malade et vous m'avez visité, j'étais en prison et vous êtes venus me voir... Oui, je vous le dis en vérité, autant de fois que vous avez fait cela, au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait.

N'est-ce pas le dernier mot de la bienfaisance et de la charité; Jésus se substituait ainsi à tous ceux qui souffrent, afin qu'en les secourant, on eût le mérite de le soulager lui-même. Il est allé encore plus loin. Il s'est mis effectivement à la disposition de la douleur lui abandonnant la liberté de s'emparer de son corps et de tous ses membres et de les torturer sans mesure et sans pitié.

Il a voulu attirer, assembler, rattacher dans sa personne toutes les souffrances et toutes les détresses. Chargé de chaines, garotté, trainé comme un malfaiteur au palais d'Anne et de Caïphe, soufflетté, meurtri de coups, dépouillé de ses vêtements, flagellé, couronné d'épines, tourmenté sans relâche, chargé d'une lour-

de croix que l'on jette sur ses épaules ensanglantées, cloué sur cette croix, pour y endurer les plus épouvantes tortures durant une agonie de trois heures, abreuvé de fiel et de vinaigre, son sang s'échappant goutte à goutte de ses plaies cruelles, Jésus est bien véritablement le grand lépreux, l'homme de douleur, en qui il n'est pas, de la tête aux pieds, un endroit de son corps qui soit resté sain et sans douleur et échappe à la cruauté du supplice. Il a vraiment pris sur lui toutes les infirmités humaines et sur le gibet où il expire, il s'élève au-dessus de l'humanité souffrante pour lui offrir le double modèle à la douleur qui gémit, et à l'amour qui la soulage. Grâce à Jésus-Christ, désormais dans le monde, comme la pauvreté et le travail, la souffrance acceptée par un Dieu, subie par lui, sera secourue en son nom et Jésus lui-même récompensera à la fois ceux qui souffrent pour lui, et ceux qui pour son amour vont à la souffrance pour l'aider et la guérir. Et rien ne résume mieux cette pensée que le spectacle offert si souvent parmi nous dans la demeure d'un malade où, en entrant on aperçoit deux crucifix, l'un dans les mains de celui qui souffre,

l'autre dans celles de la religieuse qui le soigne et le console.

A l'époque où Jésus parait sur la terre, l'humanité courbée sous une loi qui ne connait que la rigueur de ses préceptes sans y joindre les adoucissements de la miséricorde, est tourmentée en elle-même par ce jeu de toutes les passions qui naissent spontanément de l'égoïsme le plus implacable. Ceci se traduit dans la vie publique par l'exercice d'une autorité qui prétend faire régner la justice en ignorant la charité; dans la vie privée par la lutte incessante et morbide des intérêts personnels, écartant toute pitié et tout ménagement, c'est la guerre intestine en permanence. La fraternité des peuples et la communion des âmes sont des choses inconnues. Quel remède Jésus apporte-t-il à la misère morale et par quel bienfait rétablira-t-il dans le monde l'ordre troublé par le péché? Ici encore nous allons voir à l'oeuvre la tendresse du coeur divin.

Jésus apporte une loi toute nouvelle. Quel est le premier commandement? C'est l'amour de Dieu, ceci ne souffre aucune replique. Quel est le second ? Vous

aimerez votre prochain comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu. Et qui est mon prochain ? Tout le monde sans exception. Voilà qui renverse toutes les notions acceptées jusqu'à ce jour. Mais alors quelle en est la conséquence générale : Ne faites pas à autrui ce que vous n'aimeriez pas que l'on vous fit à vous-mêmes ; faites lui au contraire ce que vous aimeriez que l'on vous fit. Cette règle est universelle. Voyons en l'application pratique.

Voici une malheureuse pêcheresse. Elle doit être lapidée, la loi est formelle, il faut l'exécuter. Que celui d'entre vous qui est sans péché, dit Jésus, lui jette la première pierre. En entendant cette parole, tous se dispersent lentement. Jésus demeura seul avec la femme qu'il renvoie en lui disant : va et à l'avenir ne pèche plus.

Il a été dit : Oeil pour oeil et dent pour dent. C'est la loi de la vengeance, chacun pouvait la suivre. Et moi je vous dis au contraire : Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre joue. On vous a dit : Vous haïrez votre ennemi ; et moi : aimez vos ennemis,

faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Ne gardez point de rancune. Avant de rentrer dans le temple et de faire votre offrande, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère. Cessez de vous dire des injures, de soupçonner le mal à tout propos, de vous juger et de vous condamner les uns les autres, de vous mépriser, de vous calomnier. Ne cherchez point la paille dans l'oeil de votre frère, sans voir la poutre qui est dans le vôtre. N'ambitionnez point les premières places, pratiquez l'humilité. Ne soyez pas jaloux du bien que possède ou que peut faire votre prochain. Et pour tout dire en un mot : aimez-vous les uns les autres, c'est là mon esprit et mon coeur, c'est là ce qui doit être désormais le principe et la règle de la vie sociale.

C'est l'enseignement du Christ, en voici les actes. Pour donner dans sa personne au monde entier l'exemple sublime de tout ce qu'il a prêché, il a voulu, semble-t-il, condenser en lui-même, comme pour la douleur physique, tout ce que les hommes dans leur méchanceté peuvent faire endurer moralement à leurs semblables. Le

voici en butte au soupçon, aux injures, aux faux rapports, aux insultes, à la persécution, à tous les outrages. On l'accuse de profaner le sabbat, de faire des prodiges au nom du démon, d'exciter les siens à refuser l'impôt, de soulever le peuple contre les autorités légitimes, de fomenter les séditions, de prétendre à la royauté, de se dire le Fils de Dieu. Renié, trahi, vendu, abandonné par ses disciples les plus chers et les plus intimes, on lui préfère le plus infâme des criminels, on le traite comme un insensé, comme un roi de théâtre, on le livre en pâture à la curiosité populaire, on couvre ses épaules d'un manteau de moquerie, on le force à porter dans sa main en guise de sceptre un roseau, on jette sur sa tête une sentence de mort. Au milieu des plus épouvantables blasphèmes et d'une populace en délire, on le conduit au supplice. Jusque sur la croix, lui refusant toute pitié, on l'accable de sarcasmes, on lui lance des défis, on se moque de ses douleurs, ses compagnons de supplice eux-mêmes ne l'épargnent point et l'un d'eux persiste jusqu'à la fin dans ses insultes. Sous ses yeux, au pied du gibet, des soldats, en se jouant tirent au sort la robe sans

couture, tissée jadis par l'amour maternel. Est-il donc une souffrance morale qu'on lui ait épargnée ! Et pour sa consolation, il a la vue de sa mère qui pleure et qui partage ses humiliations et ses douleurs.

O Jésus ! vous qui êtes Dieu et Tout-puissant, vengez-vous sur ce peuple ingrat qui oublie vos bienfaits, châtiez ces méchants dont la haine s'épuise contre votre personne sacrée. Mais non, attendez, Jésus qui s'est fait la souffrance pour là diviniser, se fait maintenant le pardon pour le sanctifier. Il ne répond rien, ni aux juifs, ni aux bourreaux, ni au mauvais larron. La parole qui tombe de ses lèvres exprime la charité qui remplit son coeur, et pardessus tous ces outrages, toutes ces insultes, toutes ces abominations dont on l'abreuve, elle fait entendre un mot nouveau: Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Oui, il prie, il s'adresse à son Père, il demande le pardon, il en donne le motif, c'est la supplication de son coeur divin, cherchant une excuse jusque dans le crime de ceux qui le font mourir. Et par là, il confirmait pour l'humanité tout entière la grande leçon, qui est en même temps un

grand bienfait, qu'il avait auparavant donnée à ses apôtres en leur dictant la prière qui doit être désormais sur les lèvres de tout disciple du Christ : pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés.

La grande loi de l'amour et du pardon était promulguée.

Jésus-Christ est venu sur la terre pour sauver ceux qui étaient voués à la perdition. Durant toute sa vie mortelle, il a préludé, par des actes nombreux d'une bienfaisance toute spirituelle, à la consommation de son oeuvre qui devait s'effectuer sur la croix: Je suis venu pour les pécheurs et pour le salut. Et si sa tendresse s'exerce sans relâche à l'égard des détresses physiques et des misères morales, elle pénètre plus avant dans les âmes pour atteindre la racine même de ces maux dont souffre le monde, et qui ne sont que la faible image d'un mal beaucoup plus grand et beaucoup plus effroyable, puisque par lui l'homme est séparé de son Dieu, et qu'il est devenu l'objet de sa juste colère, exposé à ses éternelles vengeances. Aussi voyons-nous, qu'en faisant ces

miracles qui guérissent les corps, ou en livrant ses préceptes qui doivent ramener un peu de douceur et de joie dans les relations humaines, il veut qu'on aperçoive en lui le grand guérisseur des âmes, et celui qui doit rattacher par une expiation suprême l'humanité à son Créateur et l'homme à son Dieu.

Allez et ne péchez plus. Votre foi vous a sauvé. A cette femme il sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. Ecartez les vaines sollicitudes qui vous assujettissent aux choses de ce monde. Assurez-vous des trésors pour le ciel. L'enfant prodigue peut être encore accueilli par le père de famille, les ouvriers de la onzième heure seront payés comme les autres, faites de dignes fruits de pénitence. Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme, mais craignez plutôt celui qui peut perdre en enfer et le corps et l'âme. Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme. Une seule chose est nécessaire c'est le salut. Je suis venu vous l'offrir et l'opérer pour vous. Ses enseignements sont pressants, ils communiquent l'espoir, la joie, le courage. C'est donc qu'il est

encore possible à l'humanité déchue de reprendre son rang et ses destinées. C'est donc que le ciel si longtemps fermé peut encore s'ouvrir pour elle. C'est donc que Dieu peut encore être appaisé dans sa colère, satisfait dans sa justice et détourné de la vengeance.

Oui, et c'est Jésus lui-même qui en donne la pleine assurance. Et le peuple le comprend. La pensée des fins dernières et de la vie éternelle devient sa préoccupation: Seigneur, que faut-il pour renaître à la vie, pour obtenir le bonheur du ciel? lui demande-t-on. Mais la condition essentielle au salut du monde et dont le monde ne se doute point, c'est qu'une victime soit offerte, assez noble, assez pure, assez sainte, assez libre pour présenter l'expiation parfaite qui puisse par ses mérites combler l'abime creusé par le péché. Il fallait quelqu'un qui pût à la fois tenir de Dieu et de l'homme, il fallait l'Homme-Dieu, et que, par le parfait consentement donné à la plus parfaite immolation, il pût exiger de son Père le pardon de ses frères. Et c'est là son bienfait suprême.

S'adressant à son Père: vous n'avez point voulu d'hos-

tie, ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps : me voici, je viens pour faire votre volonté. Et c'est cette volonté qui nous a sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire par sa passion et par sa mort. Le bon pasteur, avait-il dit, donne sa vie pour ses brebis. Je donnerai la mienne. Il n'est point de marque plus réelle et plus grande de l'amour que celle qui consiste à se sacrifier pour ceux que l'on aime. Je me sacrifierai. Je serai votre médiateur. Et Jésus s'est donné. En vertu du pacte divin, il a pris sur lui toutes les iniquité des hommes, comme il avait voulu en subir toutes les douleurs et toute la malice. Pour les racheter, il faut qu'il soit maintenant la victime, qu'il soit immolé à la place du coupable, mais avec toute la rigueur qui doit châtier le pécheur lui-même. C'est dans son agonie, effondré sur la pierre, dans l'obscurité de la nuit, que se produira cet étrange et divin phénomène : celui qui n'avait jamais connu le péché devient, sans la faute, le péché lui-même, pour en porter le châtiment et ce châtiment est épouvantable.

La terreur, l'ennui, la tristesse s'emparent de l'âme

encore possible à l'humanité déchue de reprendre son rang et ses destinées. C'est donc que le ciel si longtemps fermé peut encore s'ouvrir pour elle. C'est donc que Dieu peut encore être appaisé dans sa colère, satisfait dans sa justice et détourné de la vengeance.

Oui, et c'est Jésus lui-même qui en donne la pleine assurance. Et le peuple le comprend. La pensée des fins dernières et de la vie éternelle devient sa préoccupation : Seigneur, que faut-il pour renaitre à la vie, pour obtenir le bonheur du ciel ? lui demande-t-on. Mais la condition essentielle au salut du monde et dont le monde ne se doute point, c'est qu'une victime soit offerte, assez noble, assez pure, assez sainte, assez libre pour présenter l'expiation parfaite qui puisse par ses mérites combler l'abime creusé par le péché. Il fallait quelqu'un qui pût à la fois tenir de Dieu et de l'homme, il fallait l'Homme-Dieu, et que, par le parfait consentement donné à la plus parfaite immolation, il pût exiger de son Père le pardon de ses frères. Et c'est là son bienfait suprême.

S'adressant à son Père : vous n'avez point voulu d'hos-

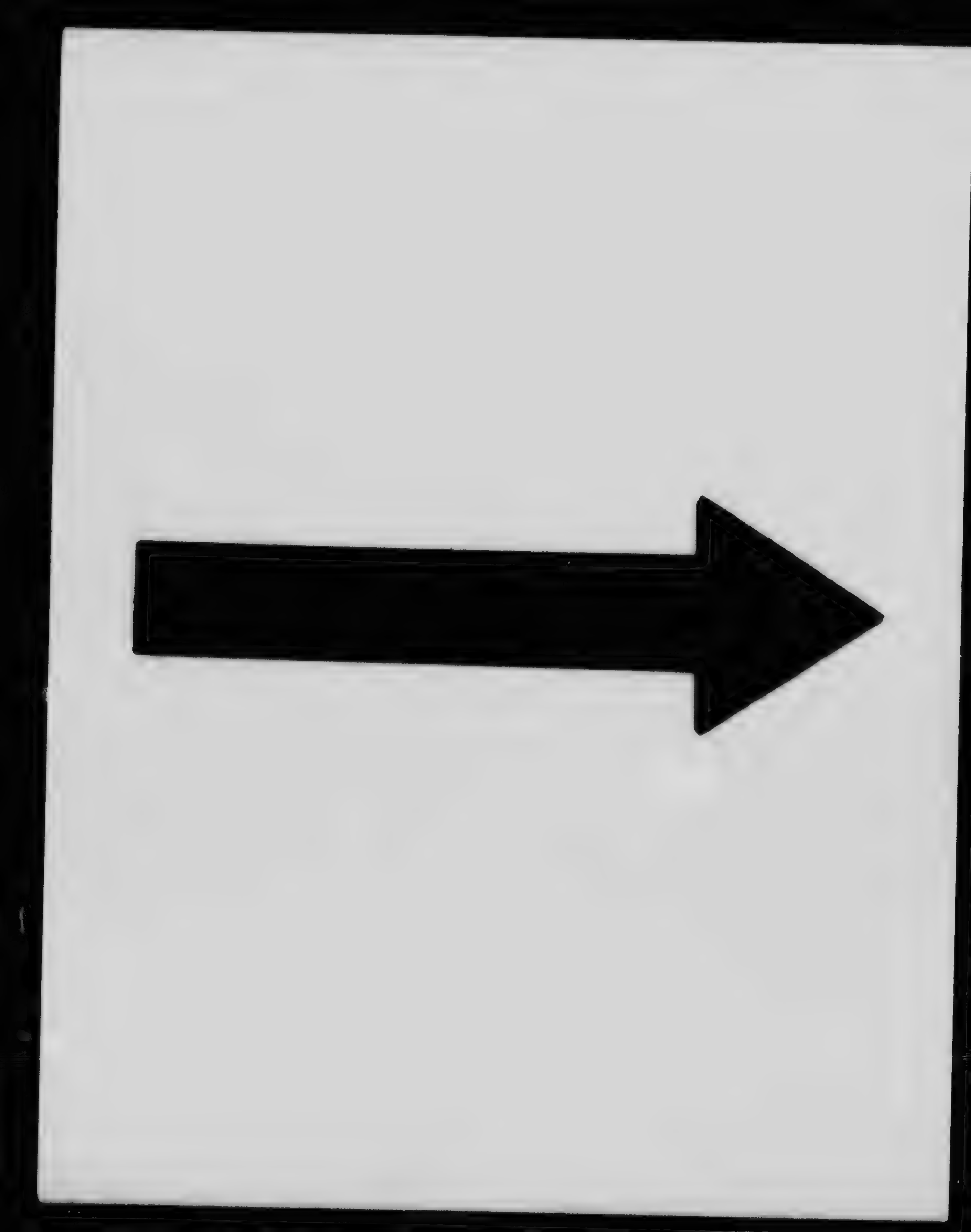
tie, ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps : me voici, je viens pour faire votre volonté. Et c'est cette volonté qui nous a sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire par sa passion et par sa mort. Le bon pasteur, avait-il dit, donne sa vie pour ses brebis. Je donnerai la mienne. Il n'est point de marque plus réelle et plus grande de l'amour que celle qui consiste à se sacrifier pour ceux que l'on aime. Je me sacrifierai. Je serai votre médiateur. Et Jésus s'est donné. En vertu du pacte divin, il a pris sur lui toutes les iniquité des hommes, comme il avait voulu en subir toutes les douleurs et toute la malice. Pour les racheter, il faut qu'il soit maintenant la victime, qu'il soit immolé à la place du coupable, mais avec toute la rigueur qui doit châtier le pécheur lui-même. C'est dans son agonie, effondré sur la pierre, dans l'obscurité de la nuit, que se produira cet étrange et divin phénomène : celui qui n'avait jamais connu le péché devient, sans la faute, le péché lui-même, pour en porter le châtiment et ce châtiment est épouvantable.

La terreur, l'ennui, la tristesse s'emparent de l'âme

de Jésus. La vue parfaite de la majesté divine outragée et du malheur affreux qui pèse sur l'humanité pécheresse pénètre jusque dans la moelle de ses os. La vision de tant de crimes commis par toutes les générations et s'ajoutant à la prévarication originelle, se transforme pour lui en une sorte de lapidation morale, sur son âme tombant comme une lave pestilentielle le torrent des iniquités humaines. Il voit tout, il accepte tout. Il est écrasé sous le poids de toutes ces iniquités dont il est maintenant justiciable. Il a revêtu la malédiction comme un vêtement de feu, il est comme au sein des souffrances même de l'enfer. Toute consolation lui est, pour un moment, retirée; il boit le calice jusqu'à la lie, ayant accepté d'être victime pour ses frères, il faut qu'il aille à travers la plus douloureuse passion, jusqu'à la croix, jusqu'à la mort.

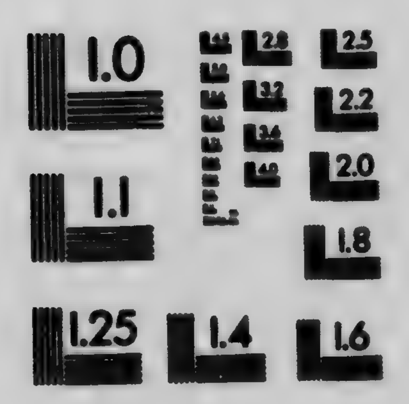
En mourant, il remet lui-même victorieusement, son âme de Rédempteur entre les mains de son Père. L'expiation est accomplie, la rançon est payée, le monde est racheté. Jésus avait consommé son oeuvre en accordant au monde son bienfait suprême......

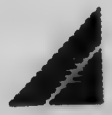
A lui soit gloire dans tous les siècles des siècles.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







LE CONSOLATEUR

> *" Beati qui lugent : quoniam ipsi consolabuntur. "*
>
> "Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. "
>
> (MATTH., V, 5.)

Mes bien chers frères,

Quelle est la grande tristesse de la vie ? C'est la mort. Elle a été la première menace de Dieu à l'homme pour le détourner du péché, elle a été le châtiment terrible porté contre sa prévarication. La mort pèse sur l'humanité, enfermant en elle seule toutes les angoisses et toutes les douleurs. La mort saisit l'être dès qu'il apparaît, elle le talonne impitoyablement jusqu'à la fin, elle

enveloppe le petit enfant dans son berceau, et la question en permanence dans le coeur inquiet de sa mère, c'est bien celle-ci: vivra-t-il ? Elle poursuit l'homme dans toutes ses démarches, dans celles-là même qui accaparent le plus son activité, soit qu'il cherche à acquérir la fortune, soit qu'il courre après les honneurs ou le plaisir, au milieu même de ses ambitions les plus fiévreuses ou de ses succès les plus complets, toujours la même pensée lui revient fatalement à l'esprit: et pourtant je suis un condamné à mort.

O ! si on pouvait écarter cette image lugubre, si quelqu'un pouvait nous dire un jour avec assurance et certitude: Tu ne mourras point. Dès lors nous serions rendus au sentiment de la vie, et de la vie pour elle-même. Car, c'est bien la vie que nous voulons. Nous tenons tant par le coeur à tout ce qui nous entoure, à tous ceux que nous aimons, comme à tout ce qui est à nous, et la séparation fatale en paraît si effrayante. Nous avons tant le respect profond, inné de tout ce que nous sommes, et penser que, créés à l'image de Dieu, fiers de nous-mêmes, nous devrons cependant subir et

bientôt cette loi implacable qui fera de nos membres inertes la proie du tombeau et la pâture des vers.

Nous voulons tant, et c'est le besoin de notre âme, la sécurité pour demain et pour toujours. Nous aspirons vers un bonheur dont nous puissions avoir la tranquille jouissance. Et cependant, incapables de l'obtenir ici-bas, nous sommes en présence du redoutable problème d'une éternité dont la mort sera pour chacun de nous le premier instant à la fois décisif, fatal et incertain. Que serons-nous dans l'éternité ?

Rentrez en vous-mêmes, mes biens chers frères, et demandez-vous sincèrement si cette triple perspective d'une séparation cruelle et absolue, de la destruction, du retour à la poussière, et d'une éternité inconnue n'est pas véritablement, au-dessus de toutes les épreuves et de toutes les joies de la vie, l'unique cause sérieuse et permanente de nos anxiétés et de nos tristesses.

Or, Jésus-Christ qui est venu offrir la consolation à toutes les larmes, a voulu en faire planer le bienfait d'un étonnante façon sur la mort elle-même. Il a manifesté une pitié singulière à l'égard des familles frappées par le

deuil. Elle nous fait voir la tendresse compatissante de son coeur pour la plus grande des douleurs.

Jésus prêche à la foule, lorsqu'un chef de la synagogue, nommé Jaïre, vient se jeter à ses pieds et lui adresse la plus instante prière: ma fille se meurt, peut-être même est-elle déjà morte; mais venez, étendez votre main sur elle, elle vivra. Jésus se lève, le suit, accompagné de ses disciples. Une foule immense se presse sur ses pas, le serrant de tous côtés. Puis on vient dire au chef de la synagogue: Votre fille est morte, pourquoi fatiguer encore le maître ? Jésus entend cette parole et dit au père: Ne crains pas; crois seulement et elle sera sauvée. Arrivé à la maison il voit une troupe de gens qui pleurent et poussent de grands cris. Pourquoi tout ce trouble et ces pleurs? dit-il. Ne vous affligez plus et retirez-vous. Cette jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Mais ces gens savaient bien qu'elle était morte. Jésus prend la jeune fille par la main et dit d'une voix forte: Je te l'ordonne, lève-toi. Et soudain la vie revint en elle, elle se leva et marcha et Jésus voulut qu'on lui servît à manger. Le père et la mère de la jeune fille étaient

au comble de la joie et de l'admiration. C'était leur fille unique et elle n'avait que douze ans.

Une autre fois, Jésus allait vers une ville appelé Naïm. Il était suivi de ses disciples et d'une foule nombreuse. Comme il approchait d'une porte de la ville, on portait au tombeau un fils unique et sa mère veuve. Un grand nombre d'habitants l'accompagnaient. Dès que le Seigneur eût aperçu cette mère, il fut ému de compassion sur elle: Ne pleure plus, lui dit-il. Puis s'approchant il toucha le cercueil. Les porteurs s'arrêtèrent. Alors Jésus éleva la voix: Jeune homme, je te le commande, lève-toi. Le mort se redressa et se mit à parler et Jésus le rendit à sa mère. Et tous saisis de crainte rendirent gloire à Dieu.

C'est avec la même tendresse compatissante que Jésus en agit avec Marthe et Marie dans la résurrection de Lazare leur frère. Ici il va même jusqu'à verser des larmes, il s'apitoie, il pleure et il console, accomplissant pour cela ses plus éclatants miracles.

Mais encore plus, il a voulu transformer la mort elle-même et, en l'acceptant pour nous, nous faire trouver en

elle, par son exemple aussi bien que par sa doctrine, les plus beaux motifs de consolation et d'espoir.

Notre-Seigneur a voulu subir de la mort tout ce qui la rend par elle-même redoutable et douloureuse. Il en a eu, en quelque sorte, la hantise, la frayeur anticipée. La pensée qu'il doit mourir ne le quitte guère, elle sert de base à ses enseignements par les détails prophétiques qu'il donne de sa passion. Oui, il devra mourir, il sera séparé de ceux qu'il aime si tendrement. Le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens qui le condamneront à mort. Ils le livreront aux foules qui se joueront de lui, lui cracheront au visage, le flagelleront et le feront mourir sur une croix. Voilà ce qu'à maintes reprises, il dit à ses disciples. Il annonce la même chose aux pharisiens et aux docteurs de la loi, mais en des termes paraboliques, se comparant au prophète Jonas, parlant de la destruction d'un temple qui est son propre corps, disant que de même que Moïse éleva dans le désert le serpent d'airain, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme. Enfin quand le temps sera venu, il prendra, à l'étonnement

des siens, à l'époque des fêtes, la route de Jérusalem, allant de lui-même au-devant de la souffrance et de la mort.

Mais ajoutons que si Jésus prédit ainsi son supplice, sa mort et sa sépulture, il ajoute en même temps l'annonce d'une résurrection personnelle et glorieuse, qui sera tout à la fois le signal et le modèle de la résurrection de tous ceux qui auront cru efficacement en sa parole.

Je suis, Moi, la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra. Et celui qui vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. C'est donc lui qui est la cause et la source de la vie nouvelle reprise sur la mort que lui-même aurait subie et dont il reste le vainqueur. L'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu. Et ceux qui auront fait le bien en sortiront pour ressusciter à la vie. Et cette résurrection, imitant celle du Sauveur, portera en elle-même, et elle donne à l'avance toute la consolation

capable de calmer la grande douleur de la mort, puisque par elle ce qui était perdu est retrouvé. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me reverrez. Les enfants de la résurrection seront, comme les anges dans le ciel, environnés de gloire et jouissant d'un bonheur éternel et sans mélange.

Et c'est bien ce que Jésus nous fait voir en lui-même dans le consolant mystère de sa résurrection.

Jésus-Christ est le premier-né d'entre les morts. Il sort du tombeau, ayant repris la vie par sa propre puissance, se laisse voir par ceux qui l'avaient aimé et qui pleuraient encore sa mort. Sa vue rend la joie et le bonheur. Il cause de nouveau avec les saintes femmes tout près de son sépulcre, où elles apportaient leurs aromates, avec quelques disciples qui s'en vont tristement sur le chemin d'Emmaüs et dont le coeur s'embrase aux paroles du Sauveur. Il permet à ses apôtres de constater par eux-mêmes sa présence corporelle, et il revit avec eux comme avant sa passion. Voyez mes mains et mes pieds et reconnaissez que c'est bien moi. Touchez et voyez :

un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai. Avez-vous ici quelque chose à manger? Et il partage avec eux leur repas de poisson et de miel. Pour vaincre l'incrédulité de Thomas, il lui permet de toucher de son doigt ses plaies et son côté. Il fait faire sur le lac des pêches miraculeuses. Et surtout il engage avec ses apôtres des entretiens remplis d'amour et de doctrine, au cours desquels il complète l'organisation de l'Eglise qu'il fonde sur Pierre, et qui aura pour mission de poursuivre dans le monde, à travers les siècles, son oeuvre rédemptrice. Pais mes agneaux, pais mes brebis. Allez, parcourez le monde entier, prêchez l'Evangile à toute créature, enseignez toutes les nations. Enfin il se montre fréquemment à ses disciples, leur donne un grand nombre de preuves de sa résurrection jusqu'au jour où, en leur présence, sur le mont des Oliviers, les ayant bénis, il monte au ciel pendant qu'une nuée le dérobe à leur regard.

Jésus avait donc rempli sa promesse. Non seulement il était revenu à la vie, mais encore il avait retrouvé les siens qu'il avait admis de nouveau dans son intimité.

Mais si c'était le même Jésus, il ne devait plus souffrir, ni mourir, il était désormais impassible et immortel. Il était, dans son humanité elle-même, soustrait à toute faiblesse, à toute nécessité, à toute douleur ! Sa chair divine que le sépulcre avait respectée est désormais élevée, au-dessus des lois ordinaires, et il prélude par sa gloire corporelle à la transfiguration qu'il réserve à ses fidèles disciples. Il est éblouissant de clarté, aussi brillant qu'au Thabor, les cicatrices de ses plaies jettent elles-mêmes un éclat incomparable, ses vêtements sont plus blancs que la neige. Et c'est par un acte de sa volonté qu'il tempère, en quelque sorte, de temps à autre, le rayonnement de sa gloire, pour permettre à ses amis de le reconnaître, de l'approcher et de lui parler.

Les exigences du temps et de l'espace n'existent point pour lui. Il franchit les distances avec la rapidité des esprits et de la pensée. Il pénètre dans le cénacle, dont les portes sont closes, et s'il lui plaît de marcher avec ses disciples et de causer avec eux, il possède en même temps dans son corps glorifié la faculté de se transporter au même instant de Jérusalem en Galilée, des bords du

lac de Tibériade au sommet d'une montagne, et finalement sur la colline des Oliviers, apparaissant d'une façon soudaine à ses disciples pour leur parler, leur communiquer la paix, et leur faire voir dans sa propre résurrection et dans la gloire qui l'accompagne, le triomphe final qu'il promet à tous ceux qui veulent souffrir et mourir avec lui. Car c'est ainsi qu'il l'avait annoncé: je suis la résurrection, c'est-à-dire non seulement victime mais aussi vainqueur de la mort: je reprendrai de moi-même la vie que j'aurai en quelque sorte déposée, mais je porte en moi le germe de cette existence nouvelle que je promets à tous ceux qui me suivront dans la voie que je leur tracerai.

C'est lui qui nous a obtenu le bienfait de cette résurrection que nous attendons tous avec foi et confiance, et qui est la grande consolation de nos tristesses. C'est lui, les prémices de ceux qui dorment du sommeil de la mort.

Il est le chef et il est en même temps le modèle. Nous ne pouvons espérer échapper à la mort qu'il a lui-même acceptée. Elle reste toujours le châtiment et la peine du

péché. Elle garde son caractère de séparation douloureuse, d'anéantissement partiel et d'effrayante incertitude. Mais grâce à Jésus-Christ cette séparation n'est pas définitive, puisque avec la vie qui nous sera rendue, nous retrouverons, et pour ne plus les perdre jamais, ceux que nous avons tant aimés.

La destruction corporelle ne sera que passagère. De cette poussière infime, restée au fond de nos cerceuils, surgira une gloire qui empruntera son éclat à celle même de la personne de Jésus-Christ ressuscité. La crainte est elle-même dominée par la confiance amoureuse et filiale, amplement justifiée par les promesses formelles de Jésus-Christ lui-même: Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Mes brebis écoutent ma voix, je les connais et elles me suivent, je leur donne la vie éternelle, elles ne périront jamais. C'est donc bien pour opérer, en même temps que notre salut, notre résurrection véritable que Jésus a voulu passer par les tourments de la mort.

Et pour peu qu'on ait foi en sa parole, nous savons

qu'il est monté au ciel pour nous y préparer notre place, et que là nous serons semblables à ses anges puisque nous serons les enfants de la résurrection.

C'est la grande consolation que l'apôtre prêche avec insistance et qui est la pensée dominante de ses enseignements: la mort n'est qu'un sommeil; il ne faut pas l'ignorer, ni s'attrister comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Nous ressusciterons tous et nous serons transformés; notre corps surgira de la corruption et revêtira l'immortalité. Nous devons rendre grâce à Dieu qui nous a donné cette victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et nous consoler mutuellement dans cette pensée.

N'est-il pas vrai, dès lors, que la grande tristesse dont j'ai parlé, se change d'elle-même en une grande joie par le fait même que le Christ, notre espérance, est ressuscité. Soit que la mort multiplie autour de nous des vides douloureux, soit que nous soyons nous-mêmes exposés à sa visite plus ou moins prochaine, nous pouvons accepter avec joie la grande consolation qui nous vient du coeur de Jésus, nous appelant à lui et nous convoquant, nous, les bien-aimés de son Père, à prendre place

dans son céleste royaume. L'oeil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, l'esprit ne saurait jamais concevoir ce que Jésus réserve comme récompense à ceux qui l'aiment, qui le servent et qui le suivent sur la terre. Nous savons seulement que dans l'éternité bienheureuse, dans la gloire d'une résurrection qui enveloppera notre corps aussi bien que notre âme, il n'y a plus de deuil, plus de séparation, plus de douleur, plus de peines, plus rien que la joie, le bonheur dans la vue et la possession de Jésus pour toute l'éternité.

Ainsi soit-il.



TABLE DES MATIÈRES

